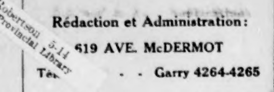
VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 20 OCTOBRE, 1914 NUMERO 23

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - - $1.50

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Té[illegible] - - Garry 4264-4265



BONNE SEMAINE

Nulle action d'éclat durant la semaine qui vient de s'écouler. Le même combat d'usure qui depuis des semaines se livre de l'Alsace à Lille se poursuit confinant maintenant au rivage de la Manche. Bien que Ostende, abandonné par l'armée belge, soit tombé au pouvoir des Allemands, l'avantage d'une manière générale reste aux Alliés. Autour de Verdun, ils avancent lentement mais sûrement, rejetant toujours un peu plus loin l'armée du prince impérial. Moins âpre a été la lutte au centre. Près d'Arras et de Lille, il y a eu attaques et contre attaques très violentes et très acharnées. L'avantage final est demeuré aux Alliés. Ils ont poussé une pointe en Belgique et conquis Ypres. Maintenant ils étendent leur aile gauche jusqu'à la mer afin de barrer la route aux troupes allemandes qui d'Ostende marchent sur Dunkerque. D'après les dépêches de ce matin, ce mouvement paraît devoir réussir. L'armée belge, récupérée des rudes et incessants combats des dernières semaines, vient de repousser à Nieuport, mi-chemin entre Ostende et Dunkerque, un vigoureux assaut des troupes allemandes. Pour la première fois, depuis l'ouverture des hostilités, la marine anglaise a participé à un combat de terre. Adossés à la côte, les navires anglais ont dirigé sur les positions allemandes un terrible feu d'artillerie qui a fort aidé la charge des troupes belges. Les Allemands devront, sur la côte, compter maintenant avec la flotte anglaise. Ses canons ont une si longue portée qu'ils ne sont pas à dédaigner.

Du côté russe-autrichien, les nouvelles sont moins claires. De part et d'autre, on annonce des victoires. Mais il semble bien qu'en définitive les Russes aient l'avantage. Ils ont rejeté sur la frontière les Allemands qui avaient envahi la Pologne russe et, contrairement à ce qu'on avait annoncé de Vienne, ils poursuivent le siège de Przemysl, la grande forteresse autrichienne. Le choléra fait de sérieux ravages dans les rangs de l'armée autrichienne et il se pourrait fort bien communiquer à l'armée russe. Heureusement que l'hiver approche et que le froid n'est guère favorable à la propagation du choléra.

Sur la mer, la situation d'abord défavorable aux Alliés, au début de la semaine, a tourné en leur faveur vers la fin. Un croiseur russe a été torpillé par un sous-marin allemand. Il n'est pas confirmé que les Russes aient détruit ce sous-marin. Le "Hawke", croiseur anglais, sombrait jeudi dernier, torpillé lui aussi par un sous-marin allemand. C'était le quatrième croiseur anglais à subir ce sort en peu de temps. On devenait inquiet dans les milieux maritimes anglais. Allait-elle se réaliser la vantardise des Allemands de détruire la flotte anglaise par leurs sous-marins? Heureusement, samedi, la flotte anglaise se vengeait de ces échecs en coulant quatre torpilleurs allemands sur la côte hollandaise. Dans l'Adriatique, un torpilleur autrichien surpris par le Waldeck-Rousseau, de la flotte française, a été coulé en quelques minutes. Un incendie qui s'est déclaré aux chantiers maritimes de l'Autriche a détruit un superdreadnought et endommagé plusieurs torpilleurs. Le gouvernement autrichien a cru voir en cela l'oeuvre des ouvriers italiens employés dans ses chantiers maritimes.

* * *

Les Japonais continuent le siège de la forteresse allemande de Kiao-Chao. Un de leurs croiseurs a été détruit dans le port par l'explosion d'une mine. Le gouvernement sud-africain paraît devoir maîtriser facilement la révolte du commandant Maritz, due à l'appui allemand. Il ne serait pas surprenant qu'elle contribuât à consolider en Afrique-Sud la domination anglaise. C'est une occasion d'opter pour ou contre l'ordre de choses actuel.

* * *

Notre premier contingent vient de débarquer à Plymouth. Naturellement les journaux anglais en font de grands éloges. Le gouvernement fédéral vient de donner les ordres nécessaires à l'organisation d'un autre contingent. Jusqu'où irons-nous dans cette voie? Il serait assez difficile de le dire. Une fois amorcée, la vanité de nos jingoes ne connaît plus de bornes. D'aucuns parlent de l'envoi d'un quart de million de volontaires. Il y a bien Sam Hughes qui veut l'envoi d'un demi million de soldats et qui se déclare prêt à arracher poil à poil et seul les moustaches de son rival Guillaume, mais personne ne le prend au sérieux. Pour le moment, Sir Borden s'est libéré de ce fantoche en l'expédiant à Kitchener. D'ailleurs, la traversée lui a fait du bien, de son propre aveu, et il se contenterait maintenant de cent mille soldats.

Du train qu'on y va, nous enverrons sur le champ de bataille ces cent mille hommes. Que valent ces volontaires au point de vue militaire et comment tiendront-ils tête aux troupes régulières de Guillaume? Personne n'y pense, au Canada. Des volontaires, des volontaires! crie-t-on de tous côtés. On se garde de se rendre compte que des soldats ne s'improvisent pas.

"FRENCH INVASION"

C'est l'*Orange Sentinel* qui en a de fières coliques par ces temps-ci. Et dire que tout cela lui vient du quart de million de "mangeurs de soupe aux pois" établis dans l'Ontario. Ecoutez ses lamentations. Qu'elles nous sont douces et réconfortantes.

"Ils ont la détermination de faire d'Ontario, s'ils le peuvent, une province française comme Québec...

"La population anglaise d'Ontario veut-elle léguer à ses enfants une telle province? Est-ce que les compatriotes de Wolfe, qui donna son sang pour la conquête de ce pays (non pour lui mais pour eux) sont prêts à permettre que leurs enfants soient chassés de cette province et des foyers préparés pour eux de la même manière que les fermiers protestants ont été chassés armes et bagages des Cantons de l'Est de la Province de Québec—leur forteresse, il y a cinquante ans?

"Un des principaux Jésuites français a prédit que dans un nombre déterminé d'années à compter du temps où il écrivait, les Provinces Maritimes, Québec et Ontario... seraient dominés par les Canadiens-français et habités par eux."

* * *

C'est la "french invasion" si redoutée des loges orangistes. Pour une fois, nous sommes de l'opinion de l'*Orange Sentinel*. Les "mangeurs de soupe aux pois", ceux dont les épouses sont encore assez "immorales" pour suivre le commandement divin et ne point craindre de nombreuses et fortes familles, envahissent le nord d'Ontario, poussent vers le centre, comme ils ont envahi les Cantons de l'Est, dans Québec, et fait des villages anglais des villages français. Mais que nos bons amis les orangistes en prennent leur parti; nous entrons dans Ontario pour n'en point être délogés. Et ils s'en convaincront s'ils veulent jeter un rapide coup d'oeil sur les statistiques officielles depuis 1861. Ils y verront que les "mangeurs de soupe aux pois" qui ne formaient alors que deux et demi pour cent de la population totale en forment 4.7, en 1871; 5.3, en 1881; 6.3, en 1891; 7.3, en 1901; 8.0, en 1911.

Et si cela ne leur suffit pas, nous les invitons à passer à la statistique des progrès comparés de la population de langue anglaise et de la population de langue française. Ils y savoureront que, de 1841 à 1851, la population anglaise augmenta de 108 pour cent tandis que la population française ne s'accrut que de 95 pour cent, que, de 1851 à 1861, l'élément anglais s'accrut de 32 pour cent et l'élément français de 26 pour cent. Viennent maintenant les périodes subséquentes. Voilez-vous la face, orangistes, couvrez-vous la tête de cendre! La population anglaise se contente, de 1861 à 1871, d'un accroissement de 16 pour cent tandis que le groupe français augmente ses cadres de 126 pour cent, bondissant de 36,000 à 75,000. Et cela se continue depuis sans interruption. Pour 1871-81, augmentation anglaise, 16%; augmentation française, 36%; pour 1881-91, augmentation anglaise, 9%; augmentation française, 26.5%; pour 1891-01, augmentation anglaise, 3%; augmentation française, 19%; pour 1901-11, augmentation anglaise, 15%; augmentation française, 28%. Et voilà, chers orangistes. Si la colique vous est trop pénible, amoindrissez-la en vous souvenant que ce sont là des statistiques officielles et qu'en réalité les Canadiens français sont plus nombreux en Ontario que ne l'indiquent les rapports du recensement.

A DROITE ET A GAUCHE

Notre contingent canadien est officiellement débarqué à Plymouth le 14 octobre. Grâce à l'excellent service d'informations de nos quotidiens, nous avions appris que ce débarquement avait eu lieu plusieurs jours auparavant.

* * *

Churchill, le premier lord de l'Amirauté, est, en ce moment, la tête de turc de quelques grands journaux anglais. Ils le blâment de son incompétence dans l'envoi de marins anglais au secours d'Anvers.

En supposant, pour un moment, que Churchill eût tort, il serait intéressant de savoir en vertu de quelle science militaire ces journalistes critiquent la conduite de Churchill. De plus on peut se demander d'où leur viennent leurs renseignements, base nécessaire de leur critique. Si Churchill, chef de l'amirauté, a commis une erreur, ce n'est pas lui qui la dévoilera et sans doute, aucun de ses subordonnés. Alors, sur quoi s'appuient ces critiques?

* * *

L'honorable L.-P. Pelletier, maître général des postes, vient de démissionner pour raison de santé. L'honorable T.-C. Casgrain lui succède.

L'honorable Pelletier laissera en tant qu'administrateur et travailleur, une réputation aussi grande qu'était maigre sa réputation d'homme de principe.

En lui, il unissait les deux extrêmes. Peut-être est-ce la principale raison de ses constants succès en politique.

* * *

Bing! un autre d'exécuté par le *Free Press*.

Maritz—chef de rébellion en Afrique Sud, est "un traître et un scélérat". Il fera du mal à l'Empire mais moins que l'adoption par le gouvernement de l'idée de Rogers (Bob) de faire des élections actuellement.

Si "Bob" n'est point satisfait, c'est un difficile.

* * *

Le *Standard*, de Kingston, Ont., et le *Manitoba Free Press* ont tous deux traité de poltron M. Henri Bourassa.

Le *Free Press* prétend maintenant que les fous de l'asile de Kingston font partie de la rédaction du *Standard*. Alors que déduire de l'analogie et de la similitude des articles du *Standard* et du *Free Press*?

* * *

D'un survivant du siège de Maubeuge:

"La ville elle-même était pleine d'espions. On a découvert un petit téléphone souterrain qui reliait Maubeuge à Jeumont, et qui servait à renseigner l'ennemi sur tous les mouvements qui se préparaient à l'intérieur de la place. C'est ainsi que pas une des sorties de la garnison n'a pu avoir de résultat efficace, toutes étant annoncées par avance aux Allemands, qui prenaient aussitôt leurs dispositions pour les recevoir."

En dépit de tout cet espionnage, Maubeuge a duré le temps qu'on escomptait.

* * *

Le lieutenant-aviateur Pierron qui, dans les derniers temps, s'est signalé par d'audacieuses randonnées aériennes, est le petit-fils de Louis Veuillot.

* * *

"Mort à l'industrie allemande", à bas le "Made in Germany" hurlent les grands journaux cependant que nos trente mille volontaires partent tous munis d'un rasoir "made in Germany".

O logique! Mais attendons: Sam Hughes nous expliquera probablement que c'étaient de mauvais rasoirs et que nos troupiers ont ordre de les remettre aux Teutons de main à main.

* * *

L'immigration totale au Canada dans le mois de juillet 1914 a été de 15,474 contre 40,700 en juillet 1913 soit une diminution de soixante-deux pour cent. Pour les mois d'avril, mai, juin et juillet, la diminution est de 58 pour cent. Contre 250,905 immigrants venus au cours de cette période l'an dernier, 105,631 immigrants sont entrés au Canada au cours de la période correspondante de 1914. Ces immigrants se répartissent à peu près également entre la Grande Bretagne, les Etats-Unis et les autres pays.

D'ici la fin de la guerre, c'est-à-dire un très grand nombre de mois, l'immigration sera nulle. Mais préparons-nous à une recrudescence de l'exode européen au lendemain de la guerre. Ce qui se vit en 1870, se répétera certainement demain.

* * *

Le "75"! C'est la gloire de l'artillerie française: c'est à peu près tout ce que nous en savons. En quoi consiste sa supériorité? Voici, selon la *Croix*, de Paris.

Il l'emporte sur tous ses rivaux par la "perfection de son mécanisme, et ses propriétés balistiques". Sa rapidité de tir est telle que, une fois son tir réglé, une batterie, en quelques secondes, couvre de projectiles l'objectif en vue.

Ces projectiles sont de deux sortes. Il y a un obus à balles qui éclate en l'air et répand ses balles en avant, "comme l'eau d'une pomme d'arrosoir". On l'emploie contre les troupes à découvert. Contre celles qui se cachent dans les tranchées, on tire l'obus explosif. Il projette à droite et à gauche des milliers d'éclats. Répartis sur une tranchée, certains de ces obus broient littéralement tout ce qui s'y trouve.

* * *

On a beaucoup parlé du merveilleux esprit de système de l'armée allemande; mais, croyons-nous, l'on n'a encore rien cité d'aussi ort que ce qui suit sur l'art d'incendier les villes capturées.

Un journal d'Anvers publie, de la destruction de Termonde par le feu, le récit suivant. Il est d'un témoin occulaire.

"Avec un réservoir à pression monté sur une automobile pleine d'essence, ils (les Allemands) parcoururent les rues principales, *aspergeant* les maisons jusqu'au premier étage et mettant le feu aux boiseries des portes, des fenêtres et des volets. Dans les vitres de premier étage, ils lançaient des fusées incendiaires et des grenades de manière à communiquer le feu partout à la fois. Pendant ce temps, les soldats à pied, portant *de petits caissons* en fer-blanc attachés sur le devant du corps par des bretelles en cuir et contenant de l'essence et du *pétrole sous pression*, passaient dans les petites rues et allumaient tout: d'autres étaient porteurs de bâtons d'un produit phosphoreux contenus dans une gaine de métal, dont il leur suffisait d'enduire les boiseries comme on craque une allumette pour les incendier.

En moins de deux heures, toute la ville fut en flammes...."

Ca, au moins, ce n'est pas de la camelote.

* * *

L'impôt du sang... et joyeusement consenti.

"Mme Mercier, marchande de volailles à Corlay, (Côtes-du-Nord), a en ce moment douze fils à l'armée."—La *Croix*, Paris, 28 sept. 1914.

* * *

Pays neutre... et cependant.

"Cinq cents mille Belges se sont réfugiés en Hollande".—Les journaux.

* * *

"La Roumanie veut la guerre".—*Telegram*, 17 septembre.

Si les rapports des journaux sont vrais, la Roumanie s'épuisera à vouloir.

* * *

Le Canada empruntera de la "Banque d'Angleterre" l'argent nécessaire à l'envoi et au maintien de ses contingents.

Oh! ce riche Canada aidant cette pauvre Angleterre. Qui en doutera maintenant?

* * *

Sam Hughes déclare que la traversée lui a fait un grand bien (greatly improved).

Tant mieux!

* * *

Le secrétaire de l'honorable L.-P. Pelletier dément la rumeur que son chef et l'honorable T.-C. Casgrain seraient des ennemis jurés et que cette inimitie ferait qu'ils ne peuvent être membres d'un même cabinet.—Les journaux.

Comme si l'inimitie ne cédait point devant l'intérêt!

* * *

"Peu semblent avoir moins de six pieds de hauteur et nombre ont beaucoup plus". D'un admirateur de nos volontaires débarquant à Plymouth.

En toute justice, il n'avait pas le "compas dans l'oeil" comme disent nos gens.

* * *

Au pays du progrès, de la civilisation et... de l'école publique:

New-York, 6 oct.—Le nombre des illettrés dépasse le chiffre de la population de ce pays en 1800. Il atteint presque six millions.

JE ME MENAGE.....

(La *Croix*, Paris)

Je l'avais marié le 20 juillet dernier, à Paris; et quand, après la cérémonie, il me donna joyeusement l'accolade à la sacristie, lui et sa petite fiancée me firent l'impression de deux joyeux oiseaux de France qui ouvraient leurs jeunes ailes toutes grandes au vent du bonheur.

Il apprit la mobilisation à Sorente, le pays du soleil, de la mer bleue et de la danse. En sautant trois jours de suite d'un train dans un autre, il arrive juste à l'heure, se confessa, et partit se battre avec son uniforme de noces un bel uniforme de lieutenant de cavalerie, le seul qu'il trouva, sur des malles fermées, dans l'appartement désert.

* * *

Il écrivit presque tous les jours à sa femme. Il disait ce que tout soldat dit aux êtres qu'il aime: *Ne vous tourmentez pas, je vais bien; je ne suis pas trop exposé, je reviendrai sûrement!...*

Un jour, une lettre moins claire arriva; elle indiquait une âme inquiète:

. Nous nous battons depuis une semaine et, chaque soir, nous avons chargé. J'ai même pris un beau manteau gris à un officier prussien; il me servira cet hiver. Seulement—je ne devrais peut-être pas vous le dire—mais j'ai parfois l'impression de me ménager, et, à cause de vous! Comme ce serait mal!... et comme vous me mépriseriez ensuite!...

Il revint sur cette idée dans la lettre suivante que, très tourmentée, m'apporta sa femme, une vraie Française pourtant, incapable d'empêcher son mari de faire son devoir, tout son devoir. Elle me demandait d'intervenir pour calmer les scrupules de cette âme si chère.

* * *

Mais les scrupules continuèrent; ils devinrent comme une obsession, comme un leitmotiv:

...Il n'y a pas de doute!... Je me suis examiné hier soir au cantonnement. La terreur de ne plus vous revoir, ou de vous revenir mutilé, me fait prendre des précautions que je n'ai jamais prises au Maroc. Je suis descendu plusieurs fois de cheval, me disant que je diminuais ainsi la cible de moitié... Je ne reste plus autant debout derrière mes hommes... J'ai consulté longuement ma carte, le ventre en terre... Je passe pour un brave, et si on savait!..."

* * *

Il y a deux jours, sa femme reçut une lettre plus inquiétante encore:

...Vous l'avouerai-je, ma petite Géva, à certains moments, je vous déteste!... Il me faut choisir entre le devoir et vous!... Le général a demandé un lieutenant pour porter un ordre périlleux; j'aurais pu partir si j'avais davantage insisté... Je vous répète... c'est affreux!... mais je me ménage!..."

Il faut croire pourtant qu'il se ménageait moins qu'il ne le disait, car son capitaine écrivait, par le même courrier:

Le lieutenant N... vient d'être cité à l'ordre du jour; il fait ce qu'il veut de ses hommes, mais il lui arrivera malheur; il fumait hier encore sa cigarette debout, dans la tranchée... C'est fou!.."

* * *

En effet, c'était fou, de cette folie qui donne à certaines âmes quelque chose comme le vertige du sacrifice.

Conclusion: j'ai vu sa femme ce matin.

Elle est tombée sur une chaise A l'intérieur, dans une poussière en me tendant un porte-feuille percé comme à l'emporte-pièce, de fleurs à peine séchées, il y avait une lettre commencée au crayon:

Cela va mieux! Ce matin, je suis plus content de moi..."

Mais, un flot de sang barrait brusquement le reste de la page restée blanche...

Pierre l'Ermite.

L'HEROISME FRANCAIS

Par ces deux lettres extraites de journaux français, on jugera avec quel noble courage combattent les troupes françaises. La première est d'un père de famille; la seconde d'un tout jeune homme.

"...Nous avons une très chaude affire le 24—la lettre est datée du 26—et il est vraiment miraculeux que nous en soyons sortis. Pour ma part j'ai eu le baptême dans des circonstances bien terribles. Je me suis trouvé en patrouile nez à nez avec une batterie de mitrailleuses qui nous a foudroyée à bout portant. Mon cheval s'est dressé debout et heureusement n'a rien reçu.

Nous nous sommes repliés sous le feu des mitrailleuses pendant cent mètres, sans perdre plus de deux hommes. Nous avons été obigés de reculer à la fin, étant restés vingt-trois heures à cheval et ayant tenu tête pendant six heures à quinze mille Allemands... Les Anglais sont admirables. Ils se battent comme des lions. Tout le monde d'ailleurs fait son devoir et plus. L'héroïsme est chose commune et courante. Les Allemands ont malheureusement avancé un peu... Ils sont lâches et se rendent très facilement dès qu'ils se voient en danger, mais ils sont cruels quand ils se sentent en force. J'espère que nous allons d'ici peu reprendre l'offensive. Tout le monde ici a hâte de recommencer et de se venger. J'ai bon espoir. L'échec que nous avons eu n'est que momentané. Il fait partie de ces vastes batailles. Nous repartirons bientôt en avant j'espère... J'ai confiance en Dieu. Il ne permettra ps une défaite, j'espère. Quant à moi, je me confie entièrement à lui et après ce que j'ai vu dans cette journée du 24, je ne puis croire qu'une intervention céleste ne m'ait protégé. J'ai eu le grand plaisir de tuer d'un coup de revolver un officier de uhans qui venait de me manquer à bout portant."

* * *

"Ma bien chère maman, je continue à être encore bien vivant, mais il m'est toujours impossible de te donner des nouvelles. Tu ne te doutes sûrement pas où je suis. Quelquefois, je me demande si je ne rêve pas, tellement cette vie est bizarre! Tu me manques bien, ma bonne chérie!

Les Allemands ne sont pas de force à lutter avec les Françis, et nos baïonnettes leur donnent une frousse épouvantable. Quand ils voient ce grand machin pointu et pénétrant, ils ont peur!

Le canon est ce qu'il y a de plus beau et de plus impressionnant.

Je n'ai plus de temps. Je t'embrasse bien fort et à la grâce de Dieu! Si je ne reviens pas, sois sûre que je t'attendrai là-haut.

Que sera demain? Je t'embrasse mille fois très fort et tout le monde ami.

Mes airs me font de la peine quand j'y pense.

Je vais combattre cette nuit, et je pense bien à toi. Et je me f.... des Prussiens. Vive la France. Je veux être un lion. Au revoir à tous.

Du sang-froid

L'admirable exploit du lieutenant Céseri a déjà son pendant. Ecoutez ce trait d'un autre aviateur, que raconte le *Figaro*:

Le capitaine de X... revenant d'une longue reconnaissance, est obligé, par une panne, d'atterrir alors qu'il est encore à une vingtaine de kilomètres de notre frontière.

La panne est irréparable. L'officier s'en convainc après un examen de son appareil; il voit arriver au galop, à travers champs, un lieutenant de uhlans, suivi de ses hommes. Rapidement, il brise le tuyau de son réservoir d'essence et se tient debout, immobile, sans un geste, devant son appareil.

Lorsque l'officier allemand l'atteint, notre capitaine lui brûle la cervelle à bout portant, met le feu à son aéroplane inondé d'essence, saute sur le cheval et part au galop, vainement poursuivi par les cavaliers ennemis dont les chevaux ne valent pas celui de leur officier.

L'impudence allemande.

A la Gazette de France, George de Céli cite, d'après le Strassburger Post, cet extrait d'un rescrit du kaiser après la reprise de Mulhouse aux Français:

Auquartier général de l'armée:

Reconnaissant envers notre Dieu, qui a éte avec nous, je vous remercie...., etc.

Notre Dieu, commente Céli, ne semble-t-il pas que les Allemands aient un Dieu pour eux tout seuls? Et, en effet, il leur faut un Dieu spécial, pour qu'ils osent invoquer après les sauvageries effrayantes dont s'accompagne l'agression de ces descendants d'Attila.

Nul doute; il s'agit bien d'un "Dieu spécial" inventé par la Germanie pour qu'elle puisse tenir auprès de lui le rôle de fléau: et non point de ce Fils de l'Homme que Pie X, tué par l'infâme entreprise, refusait naguère d'invoquer pour la bénédiction des armes cruelles dont toute la civilisation peut mourir.

Prédit il y a vingt ans.

Partout la désunion, partout des haines de races et de peuples, partout des bruits de dislocations imminentes, en Allemagne, en Autriche, en Italie. Les pays de la Triple Alliance marchent à des révolutions terribles, à des ruines épouvantables. Nul était, en Europe, n'offre l'exemple d'une homogénéité aussi compacte, aussi ferme, aussi visiblement l'oeuvre des siècles et de Dieu, que la France. Dieu qui, par un prodige inouï, a suscité, au moment le plus critique de notre histoire, Jeanne d'Arc, Dieu ramènera malgré elle la France à Lui. Le Pape le sait, et le XXe siècle écrira de glorieuses pages dans l'histoire de l'Eglise et de la France.

—*L'Ami du Clergé*, en date du 1er mars 1894.

LES HORREURS DE LA GUERRE

Paris, le 16 septembre.

Comment décrire? Quels mots prendre?... Tout à l'heure nous avons traversé Meaux, encore figé dans l'immobilité et le silence. Meaux, avec ses bateaux-lavoirs coulés dans la Marne et son pont détruit; puis nous avons pris la route de Soissons et gravi la côte qui nous élevait sur le plateau du Nord... Et alors, subitement, comme si un rideau de théâtre s'était levé devant nous, le champ de bataille nous est apparu dans toute son horreur...

Des cadavres allemands, ici, sur le bord de la route, là dans les ravins et les champs; des cadavres noirâtres, verdâtres, décomposés, autour desquels, sous le soleil de septembre, bourdonnent des essaims de mouches; des cadavres d'hommes qui ont gardé des poses étranges, les genoux pliés en l'air ou le bras appuyé au talus de la tranchée: des cadavres de chevaux, plus douloureux encore que les cadavres d'hommes avec des entrailles répandues sur le sol: des cadavres qu'on recouvre de chaux ou de paille, de terre ou de sable, et qu'on calcine ou qu'on enterre... Une odeur effroyable, une odeur de charnier, monte de toute cette pourriture. Elle nous prend à la gorge, et pendant quatre heures elle ne nous abandonnera pas. Au moment où je trace ces lignes, je la sens encore éparse autour de moi, qui me fait chavirer le coeur. En vain, le vent soufflant en rafales sur la plaine s'efforçait-il de balayer tout cela: il arrivait à chasser les tourbillons de fumée qui s'élevaient de tous ces tas brûlants, mais il n'arrivait pas à chasser l'odeur de la mort.

"Champ de bataille", ai-je dit plus haut. Non, pas champ de bataille, mais champ de carnage. Car les cadavres, ce n'est rien. En ce moment, j'ai déjà oublié leurs figures grimaçantes et leurs attitudes contorsionnées. Mais ce que je n'oublierai jamis, c'est la ruine des choses, c'est le saccage abominable des chaumières, c'est le pillage sacrilège des maisons. Cela, c'est la marque de fabrique de la "culture germanique" et cela suffit à déshonorer une race pour des siècles.

Voici d'humbles villages, Penchard, Chambry, Marcilly, Etrepilly, où la horde a passé. Et comme il n'y avait plus un habitant, comme il ne restait pas d'hommes à égorger, de femmes à violer, d'enfants à fusiller, la horde a assouvi sa rage sur les meubles, sur les portes, sur les pauvres objets familiers où chacun de nous met un peu de son âme et qu'on avait dû abandonner.

* * *

J'arrive à Etrepilly en même temps que les zouaves, et tandis qu'ils enterrent pieusement ceux de leurs camarades tombés à l'entrée du village, je pénètre seul dans les ruines. Il y avait là une cinquantaine de maisons, mais pas une seule n'est intacte. Celles-ci ont été crevées par des obus, et ce sont les moins à plaindre; le projectile est entré par le toit et est descendu jusque dans la cave; il a fait un trou, et par ce trou tout le mobilier d'en haut est tombé en bas. Ca, c'est la guerre, et il n'y a rien à dire. Mais ces autres maisons, qui ont été épargnées par la rafale du feu, ne l'ont pas été par la soldatesque du kaiser, et les barbares y ont apposé leur griffe. Tout a été sorti des demeures et a été jeté aux quatre vents: voici un portrait d'aïeule qu'on a arraché de son cadre et piétiné; voici une baignoire de petit enfant qu'on a mise dans le jardin et où ils ont déposé leurs immondices; voici les chaises cassées à coups de bottes et les armoires éventrées; voici une jolie table en acajou transportée en pleins champs, à cinq cents mètres du village, et brisée en deux; voici un vieux fauteuil en damas rouge, avec oreillettes, où la grand'mère s'asseyait sans doute le soir, au coin du feu, et qu'on a lacéré à coups de couteau; voici du linge mêlé avec de la boue et un voile blanc de première communiante souillé de déjections; voici... Non j'arrête. Car le tremblement de colère qui me prit en contemplant cela me secoue à nouveau et m'empêche d'écrire.

Un vieillard errait parmi les décombres. Il venait de rentrer dans le village dévasté et il me dit simplement:

—Je les avais vus en 1870. Ils étaient venus ici, mais ils n'avaient pas fait cela. Ce sont des sauvages.

Une femme aussi était là. Elle était revenue, l'heure d'avant, avec le vieillard. Elle se tenait sur le pas de sa maison saccagée, éventrée, où des draps pendaient en loques à la fenêtre. Elle me vit passer et voulut parler. Mais la voix resta clouée dans sa gorge. Et les bras étendus, en croix, elle put articuler seulement dans un sanglot:

—Voilà!... Voilà!...

* * *

Vincy-Manoeuvre est un autre village, situé en bordure du département de l'Oise. Il brûlait encore quand j'y entrai. Sur le côté du hameau, il devait y avoir une grande usine ou une fabrique. De cette fabrique ou de cette usine, il ne restait que la carcasse de fer, tandis que les décombres achevaient de fumer et donnaient encore quelques flammes. Là aussi, chaque maison a été détruite et pillée. Il n'y a que l'église restée debout et, sur le clocher, le coq d'or qui se profile sur le ciel paraît hérissé d'horreur. Des bouteilles, à Vincy-Manoeuvre, jonchent partout le sol. Il y a des bouteilles dans la rue, sur la route, dans les champs. Les bouteilles jalonnent le chemin de retraite des hordes vaicues. J'en ai compté près de deux cents le long d'une tranchée où une batterie allemande était restée en position. Elles gisaient là pêle-mêle avec autant d'obus encore chargés. La panique avait dû s'emparer soudain des canonniers: ils n'avaient pas eu le temps d'emporter leurs obus et ils les avaient laissés là, mais ils avaient pris le temps de vider les bouteilles. Absinthe, eau-de-vie, rhum, champagne, vin, tout a été bu et les étiquettes voisines les unes à côté des autres. Des brutes alcooliques et sanguinaires, des bêtes pillardes et nauséabondes, voilà tout ce s'est abattu sur ce pays, tout ce qui a passé sur lui. Des ruines, des cendres, du sang, de l'ordure, voilà tout ce qui sera resté derrière la tourbe germanique.

A quelques centaines de mètres de Vincy-Manoeuvre, j'avise une ferme perdue dans d'immenses champs de betteraves. Elle paraît avoir été épargnée et je dirige mes pas vers elle, enjambant les cadavres d'hommes ou de chevaux, escaladant les tranchées, contournant les trous creusés par les obus. Et tout d'un coup, qu'elle n'est pas ma surprise! Là, devant moi, dans un sentier, je vois venir deux soldats allemands, accompagnés du fermier. Ils s'arrêtent à six pas, font le salut militaire et me montrent du doigt le brassard blanc marqué de la croix rouge qu'ils portent au bras. Le fermier est un Suisse-Allemand qui ne parle que fort mal le français. Il me faut donc entamer le dialogue en germain.

—D'où venez-vous et que faites-vous ici?

—Nous venons de cette ferme où nous sommes depuis quatre jours et où nous soignons deux de nos camarades blessés. Nous n'avons vu encore aucun officier ni aucun soldat français et nous ignorons ce que nous devons faire. Nous voudrions aller au village situé là-bas (ils me montrent un hameau à deux ou trois kilomètres), où nous avons laissé un major et cent cinquante-trois blessés.

—C'est bien, vous allez me suivre.

Dociles, les deux infirmiers emboîtent le pas derrière moi. Ils m'expliquent que l'hécatombe des leurs a été grande ici et que la fuite a été précipitée. Force a donc été de laisser tous les blessés dans les villages. Ces blessés appartiennent au 11e régiment d'infanterie prussiene, qui a été à demi anéanti.

Nous marchons. De temps à autre les infirmiers sollicitent la permission de s'arrêter près d'un cadavre. Rapidement, avec des ciseaux, ils coupent la tunique grise et fouillent dans la poitrine du mort pour chercher sa médaille d'identité. Quand le cadavre est celui d'un infirmier, ils demandent l'autorisation de prendre dans ses cartouchières les fioles de médicaments qui y sont restées intactes.

* * *

Nous arrivons au village désigné par mes prisonniers. C'est le village de Plessis-Placy, situé presque en bordure de la route nationale de Soissons. Il y a là, en effet, cent cinquante ou deux cents blessés allemands, entassés dans quatre ou cinq maisons et gardés par une section de zouaves qui vient d'arriver il y a une demi-heure. Le major, prévenu de mon approche, se tient devant la maison principale. C'est un aide-major de 2e classe, portant sur la patte de l'épaule les deux étoiles traditionnelles. Il a des lunettes d'or, une figure en longueur comme Hansi aime à nous les représenter dans ses albums et parle correctement le français. Il affecte même de ne pas vouloir répondre aux question que je lui pose dans sa langue.

—Montrez-moi vos blessé, lui dis-je.

Il me conduit immédiatement dans chaque pièce, m'explique la blessure de chaque homme. Quelques-uns souffrent et gémissent lamentablement. D'autres, en voyant un uniforme d'officier français, essayent de se dresser et de saluer.

L'aide-major me demande.

—Quand on viendra prendre tous mes blessés pour les évacuer sur Meaux ou sur un autre endroit, croyez-vous qu'il me sera permis de les accompagner pour continuer à leur donner mes soins?

—Je ne sais, fis-je. Mais il y a une chose, monsieur, dont vous pouvez être certain: c'est que tout ce qui sera le plus conforme à l'humanité, mes chefs le feront. A votre tour, suivez-moi et venez voir.

Je l'emmène dehors, sur le pas de la porte, et du doigt je lui montre les pauvres maisons du village ruinées, saccagées, pulvérisées comme les demeures de toute la région, avec les meubles gisant dans la boue ou dans le fumier.

—Tenez, lui dis-je, regardez.. Voilà ce que les vôtres ont fait.

L'officier allemand est devenu très pâle, puis très rouge, et il me répond:

—C'est triste, mais c'est la guerre.

—Non, ne pus-je m'empêcher de dire, ce n'est pas la guerre. C'est la barbarie et c'est abominable.

A quelques pas de nous, des zouaves étaient assis à côté des blessés allemands: ils leur versaient, dans leur propres "quarts" un peu de cordial ou leur donnaient à fumer leur dernière cigarette. Un d'eux avait même pris, doucement et fraternellement, de sa main gauche la tête d'un blessé pour la soulever et de la main droite, avec des précautions infiines, il lui donnait à boire. Je montrai encore cela à l'aide-major et je lui dis:

—Ca, c'est la guerre... Du moins, c'est la guerre telle que nous la comprenons.

Cette fois, il ne répondit rien.

* * *

Sur le plateau de Meaux, la nuit peu à peu descendait. Le vent était tombé. Dans le silence lugubre de la nature, on n'entendait plus qu'au loin le grondement du canon qui tombait sans répit dans la direction du nord. Le soleil, un soleil de sang, projetait ses derniers rayons rougeâtres sur le spectacle de mort. Le long de la grand'route, une automobile passa. Elle roulait doucement. Une figure se profila à la vitre: c'était celle de Mgr Marbeau, évêque de Meaux, qui regagnait sa ville silencieuse. De temps à autre, seulement, le prélat levait sa dextre et l'abaissait. Il bénissait le charnier...

Mais moi, soldat, moi, homme, il me paraît que le geste du divin pardon ne pouvait aller jusqu'à absoudre tous les crimes étalés là à nos pieds, jusqu'à effacer le geste désespéré de la femme sanglotante sur les ruines d'Etrepilly et qui criait vers le ciel:

—Voilà!... Voilà!...

LE CHOLERA EN AUTRICHE

Le gouvernement autrichien prend des mesures énergiques

Amsterdam, 14.—Si l'on en croit le "Frankfurter Zeitung", l'inoculation contre le choléra serait pratiquée sur une large échelle dans l'armée autrichienne. Cent vingt mille flacons contenant le sérum du choléra ont été envoyés de Vienne et tous les soldats ont été inoculés. L'inoculation ne dure que quelques secondes. Un hôpital mobile a été placé sous la direction du docteur Bruno Buffon, qui a étudié le choléra pendant la guerre des Balkans.

La période d'immunité garantie par l'inoculation est d'environ trois mois.

LES CHIENS DE GUERRE

Les services qu'ils peuvent rendre

L'idée d'utiliser les chiens en vue de la guerre n'est pas nouvelle. On en retrouve la trace et l'application dans l'histoire ancienne, chez les Grecs et les Romains, et même au moyen âge, en France, en Espagne, au Portugal. On n'a pas encore oublié le nom d'un chien français "Moustache", qui fit toutes les campagnes du Consulat et du premier Empire. Ce brave chien se signala en diverses circonstances, en déjouant les ruses de l'ennemi, en éventant ses marches de nuit, ses embuscades. Il accomplit même une véritable action d'éclat à Austerlitz, en sauvant le drapeau de son régiment. Le maréchal Lannes le décora, pour ce fait, sur le champ de bataille. Naguère encore, les soldats d'un bataillon colonial nommèrent caporal un chien qui avait fait la campagne dans la région de Markech, et qui avait été blessé à la patte dans une rencontre avec les Marocains.

Chaque détachement possède au moins un chien que tous les soldats caressent. Les chiens aiment la musique militaire, le son du clairon. Le public parisien a pu se rendre compte avec quelle joie et quelle fierté ils savent défiler à la tête des régiments dans les rues de Vincennes et de Longchamp. Personne ne songe donc à mettre en doute les qualités d'instinct et de fidélité de ces intelligents animaux, qui ont été de tout temps les amis de nos soldats. Mais dans quelle mesure y a-t-il lieu de les utiliser en vue de la guerre? Nous estimons qu'il faut être très prudent en cette matière et ne pas exagérer outre mesure les services qu'ils peuvent rendre en campagne.

L'Allemagne est entrée la première, il y a quelques années, dans la voie du dressage des chiens de guerre. Un règlement allemand de 1902 prévoit en effet leur utilisation, car il contient la mention suivante: "Si une troupe possède des chiens, ces animaux peuvent rendre d'utiles services, notamment aux avant-postes, près des personnes auxquelles ils sont attachés." D'accord, mais jusqu'où faut-il aller? Un officier français qui s'est beaucoup occupé de cette question estime que deux chiens par compagnie seraient insuffisants. Deux chiens par compagnie, cela fait un total de 8 chiens par bataillon et de 24 par régiment. Voyez-vous une meute de 24 chiens affectée à chaque régiment? Il faudrait nécessairement un cadre d'hommes, de sous-officiers et d'officiers pour le fonctionnement de cette organisation d'un genre spécial. Les services qu'on pourrait en attendre seraient-ils en rapport avec les sacrifices et les inconvénients qui pourraient en résulter? Nous ne le pensons pas. Les partisans de cette idée disent que les chiens de guerre pourraient être utilisés:

1. Pendant la marche, pour éclairer le terrain et servir d'estafettes entre les différents éléments d'une colonne;

2. Pendant le service de sûreté en station, pour éviter les surprises en les plaçant avec les sentinelles doubles et en leur faisant accompagner les patrouilles et reconnaissances;

3. Enfin, pendant le combat, pour marcher avec les patrouilles de combat, ravitailler en munitions la ligne de tirailleurs et rechercher après un engagement les blessés sur le champ de bataille.

* * *

Il est certain, et nous le reconnaissons, que des chiens bien dressés peuvent accomplir ces différentes missions, mais d'une manière irrégulière. Les expériences tentées en Allemagne l'ont prouvé à différentes repries. C'est surtout dans la recherche des blessés sur le champ de bataille, après un engagement, que le secours des chiens sera utile. C'est là, à notre avis, le seul service vraiment efficace qu'on peut attendre d'eux en cas de guerre. L'administration de la guerre ne s'est pas désintéressée de cette question et nous possédons, à l'heure actuelle, un lot de chiens sanitaires provenant du chenil de Fontainebleau qui a été naguère transporté à Châlons. Le public parisien a pu voir, à la dernière revue du 14 juillet, une défiler à la suite des troupes. Et ce fut un beau succès.

L'Autriche a fait aussi des essais pour l'emploi et l'utilisation des chiens de guerre; les gendarmes en Bosnie sont accompagnés dans leurs tournées par de forts et solides danois. Les Belges font traîner les mitrailleuses d'infanterie par des chiens. En France nous avons vu, l'année dernière, une section de mitrailleuses du 43e d'infanterie traînée aussi par des chiens. Mais là doivent s'arrêter les expériences et les essais. On parle de demander à ces braves toutous de servir de liaison entre les différentes unités et de les utiliser pour la transmission des renseignements des patrouilles. Halte là! C'est trop leur demander, et ce serait exposer le commandement à de rudes mécomptes.

Voici un fait. Il y a bientôt trente ans—comme le temps passe vite!—j'arrivais frais émoulu au sortir de l'école comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie tenant garnison dans l'Est. Je fus affecté dans une compagnie qui possédait précisément—vous voyez que l'idée n'est pas nouvelle—un chien de guerre répondant au nom de "Pistache". Pistache était, comme on le pense, l'idole de la compagnie. Il nous suivait dans nos marches, au service en campagne et sur le champ de tir. Sur le champ de tir, son rôle grandissait. Il était chargé d'apporter les résultats de tir obtenu par les soldats, de la butte à l'emplacement des tireurs. Il fallait le voir à la sonnerie de: "Cessez le feu!" Il s'approchait de l'officier, les yeux brillants, en remuant la queue. L'officier lui attachait le papier au cou. Pistache partait au grandissime galop, franchissait en deux ou trois minutes les trois cents mètres qui le séparaient de la ligne des tireurs et assis sur son derrière se présentait à son capitaine qui retirait le papier contenant les renseignements, puis Pistache repartait dans les trous.

Mais un beau jour, chargé du précieux message, Pistache se détourna de son chemin pour suivre une "Pistachette" dans les bois. Il fallait entendre le capitaine, "un vieux de la vieille" qui avait fait sa carrière en Afrique et qui avait vu le désastre de Sedan. Son langage n'était pas précisément un langage académique.

Pistache revint au quartier trois jours après, mais dans quel état, bon Dieu! Le poil hérissé, tout mouillé, l'oeil terne, une vraie loque. Le soldat chargé de surveiller Pistache vint dire au capitaine: "Mon capitaine, voilà Pistache. Pistache est revenu!—Pistache, répond le capitaine; ah! oui, Pistache, ce sale gredin! Qu'on le f... dedans!" Et Pistache fut attaché pendant trois jours à la salle de police. Il fut puni pour avoir découché. Cette histoire fut commentée, comme on le pense, au mess, dans les salons de la garnison et de la préfecture. Elle doit être un enseignement.

Utilisons les chiens pour les services des blessés et ne cherchons pas autre chose.

LA PRUSSE ET LA POLOGNE

Un document d'actualité

A l'heure où le châtiment commence, où déjà on peut percevoir, à Posen, le galop des cosaques, cette fois libérateurs, il n'est pas sans intérêt de relire cette page vengeresse et prophétique, par laquelle, il y a moins de deux ans, "l'Agence polonaise de presse" présentait l'admirable enquête faite par Sienkiewicz, à l'occasion de l'expropriation forcée des Polonais soumis à la domination prussienne. Les hommes les plus éminents du monde entier avaient répondu à l'appel du grand écrivain, et jugé la moralité de l'acte accompli, d'un commun accord, par le kaiser, le chancelier de Bulow et la majorité du reichstag:

"Ainsi, voilà un souverain qui a constamment à la bouche le nom de Dieu et rappelle sans cesse ce qui lui est dû à lui, l'oint du Seigneur, de par ce qu'il croît être la loi de Dieu, mais qui fait bon marché de cette loi lorsqu'il s'agit de respecter les droits les plus sacrés d'autrui—un souverain piétiste qui fait une guerre d'extermination à une partie de ses sujets, auxquels il n'a qu'une chose à reprocher, c'est de n'être pas nés Teutons et de ne pas vouloir devenir renégats.

"Voilà un gouvernement qui proclame les socialistes ennemis de l'Etat, mais semble s'efforcer de leur prouver que ce qu'ils désirent réaliser est vraiment réalisable, voire relativement facile. Il leur enseigne le mode à suivre pour exproprier les gros propriétaires allemands d'abord, leurs souverains ensuite.

"Et ce gouvernement trouve dans les assemblées législatives, appelées croirait-on à soutenir la justice, des majorités dociles pour la fouler aux pieds et légaliser le crime.

"Et que dire de la conscience publique de cette Allemagne dont la presse, sauf quelques rares exceptions, applaudit à des mesures que le monde entier a jugé indignes et déshonorantes?... Pour comprendre l'odieux de cette violence légalisée, il faut se souvenir que la partie de la Pologne atteinte par cette loi inique est un pays exclusivement agricole,—qu'un Polonais sujet prussien ne peut occuper sur le sol de sa patrie aucun emploi public, qu'il est exclu de toute fonction dépendant directement ou indirectement de l'Etat, fût-ce celle de manoeuvre.

* * *

"L'Allemagne veut-elle provoquer des actes de désespoir et de folie pour pouvoir sévir et légitimer de nouvelle violences?

"Cette infamie ne fera que tremper les carctères, stimuler les énergies. Passionnément attaché à sa terre, le Polonais risquerait, absorbé par son labeur, de se faire, petit à petit, à la situation du pays, de s'habituer à supporter avec résignation le joug de l'oppresseur. Il semble que la Providence, lui réservant un sort meilleur, emploie l'aiguillon de la souffrance pour le tenir éveillé.

"Mais que ce nouvel attentat à la morale, à la justice, aux lois divines et humaines "soit un avertissement pour les peuples qui croient pouvoir jouir en paix des biens que la Providence leur a départis, tandis qu'un voisin sans foi ni loi ne rêve qu'à les déposséder" et à leur appliquer la morale prussienne, n'attendant qu'une occasion propice pour faire valoir ses droits à la propriété d'autrui.

"Qu'importe à l'Allemagne et à son gouvernement ce que pensent d'eux les pays civilisés. Pour les Prussiens, depuis qu'ils se sentent forts, la force est l'unique loi. Mais que les nations de l'Europe connaissent l'Allemagne, qu'elles sachent ce dont elle est capable "et n'ignorent pas le danger que sa rapacité insatiable fait courir à tous ceux qui ne seraient pas en état de lui résister le jour où elle se croira de force à arracher quelque chose à quelqu'un. Pour elle, la conquête pacifique n'est que le prélude de la conquête violente": ses agents, ses commerçants, ses industriels ne sont que l'avant-garde de son armée. "Ceux qui ne le voient pas auront un pénible réveil".

"Que chacun comprenne le danger qui le menace et n'attende pas qu'il soit trop tard pour se mettre sur la défensive, s'il ne veut pas apprendre à ses dépens ce qu'il en coûte de laisser l'ennemi s'établir chez soi. Qu'il sache ce qui l'attend, s'il a le malheur de tomber sous la domination prussienne!"

LES PRISONNIERS FRANCAIS

Comment on les traite en Allemagne

Les journaux suisses rapportent une nouvelle abominable que voici:

Les soldats français faits prisonniers ont été dirigés sur Munich. A Munich, ils ont été parqués dans le camp de Lechfeld. Ce camp est entouré de grillage et le public est admis à circuler autour du camp moyennent un droit d'entrée de 0 fr. 25. Naturellement le public de Munich accourt en foule, et d'autant plus qu'il est excité par les journaux qui lui font observer que le droit d'entrée est consacré à une caisse de secours pour les familles des soldats allemands sous les drapeaux.

Des scènes odieuses se passent autour du parc des prisonniers; hommes, femmes et enfants raillent, bafouent, insultent les prisonniers.

On peut, d'ailleurs, avoir une idée du lâche et misérable spectacle ainsi organisé par ce que disent à ce sujet, les "Munchener Neueste Nachrichten" qui, après avoir constaté que les visiteurs affluent innombrables, accourus de la ville et des campagnes environnantent, ajoutent:

"Pour un Allemand, c'est presque une extase ("Fur einen Deutscher ist es fast eine Wonne") de voir que des Français de haute condition sont obligés d'entrer en camaraderie avec des voyous de la rue (Lumpen von derstrass) et de manger dans la même gamelle des choses qui ne sont pas précisément des friandises."

Est-ce que nous n'exposerons pas quelque jour "une bonne prise" au Jardin d'Acclimatation!

En 1870, les Allemands s'étaient déjà signalés par leur odieuse attitude à l'égard des prisonniers.

Ils les faisaient défiler à heures fixes dans les villes. C'était une parade organisée qui flattait les plus sales instincts de la foule. Celle-ci accompagnait d'insultes, d'affronts, les prisonniers, dont le crime était d'avoir fait leur devoir en combattant pour leur patrie.

L'Allemagne civilisée à perfectionnée ces méprisables procédures. Elle fait maintenant de l'argent avec les prisonniers. C'est complet...

Département des patrons



Ce tablier est presque un costume. Il est à courte taille, style Empire, avec froncements aux manches. La jupe est froncée autour de la taille. Ferme dans le dos au centre et il y a deux poches ajoutées. Le meilleur tissu pour tabliers est le gingham, la calico, la toile, le coton.

Le modèle de tablier No 6,649 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande $4\frac{1}{4}$ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Cette blouse tailleur a de petites insertions en profondeur de l'empiècement et la fermeutre ordinaire avec insertions. Le cou peut se terminer par un collet renversé ou par une bande. Les manches sont pleines longueur avec poignet et au bas de la ceinture se trouve une courte tunique.

Le patron de blouse No 6,655 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande $2\frac{3}{4}$ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LE GOUVERNEMENT BELGE EN FRANCE

Plusieurs ministres belges sont arrivés au Havre, où le siège du gouvernement belge est transféré

Bordeaux, 14.—Le gouvernement belge a pris la décision de transférer son siège en France afin d'avoir toute liberté d'action.

Voici l'avis officiel de cette décision, tel qu'il a été publié à Bordeaux aujourd'hui:

"Le gouvernement belge, incapable de trouver sur son propre territoire la liberté nécessaire à l'exercice de son autorité, a demandé au gouvernement l'hospitalité et l'autorisation d'établir son siège au Havre.

"Le gouvernement français a répondu immédiatement, déclarant qu'il serait sincèrement heureux de recevoir le roi Albert et le gouvernement belge au Havre et leur donnant l'assurance qu'ils pourraient y exercer toute leur autorité.

"Le gouvernement français a pris des mesures pour que les ministres belges soient installés le plus confortablement possible. Des questions de droit international ont été réglées de manière à donner complète satisfaction à nos alliés."

Le maire du Havre a annoncé, par voie d'affiches, l'arrivée des ministres belges et invité la population havraise à recevoir dignement les représentants du gouvernement ami.

"M. Augagneur, ministre de la marine, s'est rendu au Havre pour y recevoir les membres du gouvernement belge, qui doivent y arriver aujourd'hui."

Plusieurs membres du gouvernement belge, accompagnés d'un groupe de fonctionaires, ont quitté Ostende ce matin pour se rendre au Havre, où le gouvernement français leur a fait préparer des bureaux temporaires.

Le roi Albert reste à la tête de l'armée belge. Le ministre de la guerre et quelques-uns de ses collègues continuent à expédier les affaires courantes en Belgique.

Les membres du corps diplomatique, accrédités auprès de la cour de Belgique, ont aussi quitté Ostende ce matin pour se rendre au Havre.

Le gouvernement français a pris toutes les mesures nécessaires pour l'installation du gouvernement belge sur territoire français.

La municipalité d'Ostende a reçu la mission de veiller au transport de tous le blessés convalescents et aux soins que réclame leur état.

LE BOMBARDEMENT DE REIMS

Le tribunal siège malgré la canonnade

Londres, 18.—Une dépêche de Paris à l'Exchange Telegraph, dit:

"Le "Temps" raconte que la rentrée des tribunaux à Reims s'est effectuée sous une grêle de projectiles, et ajoute qu'il était presque impossible d'entendre le discours prononcé à cette occasion par le procureur général, en raison du bruit assourdissant des canons."

LES OPERATIONS RUSSES

La chute de Przemysl est imminente

Pétrograde, 17.—L'état-major général russe a publié aujourd'hui ce qui suit:

"Il n'y a pas de changement à signaler sur les fronts de la Prusse orientale et au centre de la Vistule.

"Au sud de Przemysl, une colonne russe a eu un engagement avec les Autrichiens, qu'elle a défaits; sept officiers et 500 soldats ont été faits prisonniers et quantités de mitrailleuses ont été prises."

* * *

Londres, 17.—Une dépêche du "Messagero" de Rome à Pétrograde, dit que l'armée austro-allemande a été complètement défaite hier dans le voisinage de Varsovie.

Les Autrichiens et les Allemands ont subi d'énormes pertes. Les Russes auraient fait des milliers de prisonniers.

* * *

Une dépêche d'Asterdam à l'agence Reuter dit:

"L'évacuation de Goldap, en Prusse orientale, par la population civile, est signalée par le correspondant de la "Gazette de Cologne" à Rastenburg, qui dit que ce départ a eu lieu pour des raisons et précautions militaires."

Le correspondant ajoute:

"Toutes les attaques russes de ce côté ont été repoussées et les Russes forcés de retraverser la frontière. On estime qu'il y a de 6 à 8 corps d'armée le long de la frontière, de Schirwindt à un point opposé, Lyck (Prusse orientale). Les Russes attaquent le plus souvent la nuit, mais sont toujours repoussés avec de grosses pertes.

"Il n'y a pas lieu de craindre que la Prusse orientale soit d'une manière quelconque en danger.

"J'apprends que l'ennemi s'est approché à environ 15 kilomètres de Varsovie, mais a été rejeté à une distance de 50 kilomètres, annonce le correspondant du "Times" à Pétrograde.

"La chute de Przemysl est imminente. La garnison est décimée par le choléra. Suivant certains renseignements particuliers, les principaux orts ont déjà été pris par les Russes.

"Il n'y a pas de changements dans la situation en Prusse orientale."

On suppose que dans le mouvement en avant des forces austro-allemandes qui a commencé le 27 septembre, le général von Hindenburg commande le centre, le roi Louis de Bavière l'armée de Czenstochowa et le général autrichien Dankl l'armée austro-allemande constituant la couverture du flanc droit du centre, tandis que le suprême commandement de toutes les troupes austro-allemandes est entre les mains de l'état-major général allemand.

ILS VEULENT FRAPPER A LA TETE

Une bombe qui était destinée au général Joffre et à M. Poincaré

Londres, 18.—Le correspondant à Paris de l'Exchange Telegraph Company, s'exprime ainsi dans une dépêche datée de mercredi:

"Maintenant que le quartier général de l'état-major français a été transféré, il est permis de dire que la semaine dernière, le jour où le président Poincaré visita le général Joffre à Romilly-sur-Seine, un aviateur allemand lança une bombe sur la ville, qui ne fit d'ailleurs aucun dégât.

"La visite de M. Poincare avait été annoncée à l'ennemi par un espion. Un des meilleurs pilotes allemands fut de suite envoyé avec ordre de lancer une bombe sur le quartier général où se trouvaient le président de la république et le général Joffre.

"Un aviateur français nommé Franz, partit à la poursuite de l'avion allemand et le descendit.

"Il a été récompensé par M. Poincaré, qui épingla sur sa tunique, la croix de la Légion d'honneur."

RUSE ALLEMANDE

Les soldats du kaiser se font passer pour des soldats anglais

Londres, 15.—Un des incidents les plus regrettables du siège d'Anvers s'est produit lundi soir à Duffel, position où les retranchements étaient occupés par un régiment de chasseurs belges bien connu par sa bravoure, dit une dépêche envoyée au "Morning Post" par un de ses correspondants en Belgique.

"Il faisait presque nuit, ajoute la dépêche, quand les Belges virent approcher venant de la rivière, des hommes qu'ils prirent pour des soldats anglais et qui les trompèrent en disant: "Nous sommes amis" quand la sentinelle leur cria: "Qui vive".

"Alors que le colonel du régiment belge cherchait à savoir quels pouvaient bien être ces soldats, ils les vit s'avancer comme pour parler avec les sentinelles. Il se sentit tout à coup bâillonné et s'aperçut que les sentinelles avaient été étrangiées.

"Les Allemands se précipitèrent sur les soldats belges dont la plupart dormaient dans les tranchées.

"Quand les Allemands se retirèrent, on s'aperçut que seuls 800 Belges avaient survécu aux 2,000 qui se trouvaient dans les tranchées avant l'attaque des Allemands."

RETHEL INCENDIE

Sur 1,200 maisons, 900 ont été la proie des flammes

Paris, 18.—Une dépêche envoyée de Troyes à l'agence Havas reproduit certains passages d'un rapport officiel disait que Mézières, Charleville et Rocroi avaient peu souffert pendant l'occupation allemande.

Sedan et Vouziers ont été respectés par les Allemands.

Dans la vallée de la Meuse, Haybes et Fumag ont été dévastés. Rethel a été incendié. Des 1,200 maisons qui composaient cette petite ville, 900, y compris la mairie, les écoles et les marchés ont été incendiées.

COMBAT AERIEN

Un officier aviateur français échappe à deux aviateurs allemands après avoir rempli sa mission

Paris, 18.—Le lieutenant de Lains, du corps d'aviation français, a fait le récit d'une victoire française gagnée à plusieurs centaines de mètres en l'air, en présence des troupes des deux armées ennemies. Ce duel aérien a été l'un des plus émouvants de ceux qui se sont produits depuis le commencement de la guerre.

Voici le récit du lieutenant de Lains:

"J'avais reçu l'ordre de survoler les lignes allemandes, emmenant avec moi un passager qui devait laisser tomber des milliers de feuillets portant l'inscription suivante: "Soldats allemands, attention! Les officiers allemands disent que les Francais maltraitent les prisoniers. C'est un mensonge. Les prisonniers allemands sont aussi bien traités qu'ont droit de l'être des adversaires malheureux".

"A peine avions-nous quitté le sol, que nous fûmes signalés par les observateurs d'un ballon captif allemand distant d'une dizaine de kilomètres. Aussitôt, deux aéroplanes "Albatros" s'élevèrent des lignes allemandes et s'avancèrent vers nous.

"Nous continuâmes d'avancer, tout en gagnant en altitude jusqu'à ce que nous nous trouvions à 1,800 mètres au-dessus du sol. Notre avion était beaucoup plus rapide que les aéroplanes allemands, qui, construits en acier, sont trop lourds pour lutter de vitesse avec les monoplans de l'armée française.

"Bientôt, nous fûmes au-dessus des lignes allemandes et mon compagnon se mit à lancer des milliers de feuilles volantes. Cela ressemblait à la chute de la neige.

"Dans l'intervalle, les canons allemands s'étaient mis de la partie et començaient à nous canarder. Les obus qu'ils lançaient sont d'un type spécial destiné à causer, en faisant explosion, des violents courants d'air. Mais nous étions trop haut pour être atteints. Nous fûmes bientôt obligés de tourner notre attention sur les deux avions allemands qui s'approchaient. Dès qu'ils furent assez près de nous, l'artillerie allemande cessa le feu.

"Nous étions à trop grande altitude pour pouvoir distinguer ce qui se passait au-dessous de nous, mais je pouvais voir, en imagination, les milliers de soldats, le nez en l'air, se demandant ce que pouvait bien signifier l'étrange spectacle qui se déroulait au-dessus d'eux.

"Pendant ce temps nous continuions à décrire de larges cercles au-dessus des lignes allemandes et à nous élever de façon à empêcher les aéroplanes alemande de se placer au-dessus de nous et de nous lancer des bombes.

"Nos machines étaient toutes équipées avec des mitrailleuses et dès que nous fûmes à 100 mètres les uns des autres, des deux côtés nous ouvrimes le feu, mais aucune des balles n'atteignit son but.

"Pour en finir, nous nous mimes à décrire des cercles, nous rapprochant des lignes françaises, tout en nous rapprochant de plus en plus du sol. Un des aéroplanes allemands fut ainsi attiré au-dessus des lignes françaises et notre artillerie ouvrit le feu contre lui. Une de ses ailes fut brisée et il fut précipité à terre. L'autre machine allemande réussit à échapper."

DES PERTES ALLEMANDES AUTOUR D'ARRAS

Elles sont de 12.000 à 15,000 hommes

Paris, 20.—Le journal "La France du Nord", a déclaré aujourd'hui, que le jour où les Allemands ont été battus à Arras, ils avaient perdu de 12 à 15,000 hommes, qui se trouvèrent entourés par des Français dans les marais avoisinant la ville.

LE DEVOUEMENT DES PARISIENNES

Leur seul souci est de se rendre utiles

Paris, 15.—A présent, la saison d'hiver a comencé à Paris. Les écoles ont rouvert leurs portes. Un grand nombre de familles sont revenues de la campagne. Tout le long des boulevards les maisons ont repris de l'activité.

C'est l'époque où, généralement, des foules de jeunes femmes gaies et élégantes envahissent les maisons de couture et les magasins de modistes. Mais que l'aspect de la rue de la Paix et des autres centres commerciaux de Paris est différent cette année! Les jolies acheteuses sont nombreuses. Les femmes sont là, mais leur gaieté a disparu.

Le commerce ne manque pas d'activité, mais les modèles sont de l'année dernière, et on achète surtout les costumes et les robes les plus simples et de couleur sombre. Ils n'en sont pas moins attrayants pour cela: leur air de gravité est seyant, et se fond bien avec l'idée sérieuse empreinte sur tous les visages de femmes—le désir de se rendre utile et de travailler réellement.

Vous pouvez lire cela dans les yeux des femmes. Suivez-les dans un des grands magasins de nouveautés, vous vous rendrez compte que les créations nouvelles, les étonnantes combinaisons de couleurs, de nuances et de lignes, ont perdu tout leur attrait. Elles achètent les vêtements d'hiver qui leur sont indispensables; cela ne leur prend que quelques minutes et elles n'y apportent que peu d'attention, presque de l'indifférence. Ce qu'elles discutent avec tant de vivacité leur tient beaucoup plus à coeur; il s'agit de la forme la plus pratique à donner aux autres vêtements de dessous qu'elles font elles-mêmes pour les soldats.

Leurs mains délicates, au lieu de jouer avec des étoffes aussi coûteuses qu'extraordinaires, avec des dentelles merveilleuses, des rubans et les fleurs destinées à confectionner des atours pour plaire aux hommes et fasciner les femmes, ces mêmes mains sont expertes à manier les laines et les flanelles, se rendant compte si elles sont assez souples et assez chaudes, et si les aiguilles, destinées à les transformer en vêtements chauds qui abriteront nos soldats contre les rigueurs de l'hiver, sont de bonne dimension. Quand eles ont trouvé ce qui leur semble répondre le mieux au but à atteindre eles rentrent chez elles et emportent ce qu'elles viennent d'acheter, car il n'y a pas de temps à perdre.

Elles ont plus de satisfaction maintenant quand elles sont sur le point de terminer une nouvelle paire de chaussettes tricotées qu'elles n'en ont jamais eu à achever une robe qui devait leur valoir un succès à quelque soirée. Ainsi, partout, les mains travaillent. Chaque femme, suivant ses ressources, veut contribuer au confort de nos soldats. Pendant les longues gardes près des blessés, dans les tramways, dans les trains, derrière les comptoirs des magasins et des marchés en attendant les clients, à la maison autour de la lampe familiale pendant que les enfants étudient leurs leçons, aiguilles et crochets vont et viennent sans relâche. Même les petites filles, abandonnant leurs poupées, travaillent de leur mieux.

Et chaque jour, grâce à l'entreprise privée et à l'aide apportée par les journaux dont les propriétaires fournissent des automobiles, des milliers de paquets (contenant chacun une couverture, un tricot, une paire de gants, deux gilets de flanelle et deux caleçons) partent pour le front où ils apportent à nos soldats dans les tranchées confort et santé avec les pensées et l'amour des femmes de France.

LE PARLER FRANCAIS

Sommaire

Société du Parler français au Canada, *Cyrille Gagnon, ptre.*

Bureau de la Société du Parler français pour l'année 1914-15.

L'action française en Amérique: Notre vie dans l'Ouest, *J.-A. D'Amours, ptre.*

Poèmes d'actualité: Pendant la guerre, *Blanche Lamontagne.*

Les langues indigènes dans le parler franco-acadien, *James Geddes, Jr.*

Vieux parler canadien: Cordonnerie domestique, chez l'habitant d'il y a cinquante ans passés, *L'abbé V.-P. Jutras.*

Pour le parler français, *J.-E. Prince.*

Glannures.

Au service des intérêts français: Tableau d'honneur, *Le Parler Français.*

Les livres, *C. G.*

Revues et Journaux, *A. R.*

Lexique canadien-français (suite), *Le Comité du Glossaire.*

Ligue des droits du français: Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie (à suivre).

Rédaction et administration: *La Société du Parler Français au Canada*, Université Laval, Québec. Abonnement: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

PAQUEBOT ALLEMAND COULE PAR UN CROISEUR ANGLAIS

Le "Markomannia" est coulé au large de Sumatra

Londres, 17.—L'amirauté annonce que le croiseur anglais "Yarmouth" a coulé dans le voisinage de Sumatra, le paquebot "Markomannia" de la ligne hambourgeoise et a amené dans un port, après l'avoir capturé, le vapeur grec "Pontports".

On avait annoncé précédemment que ces deux navires accompagnaient le croiseur allemand "Emden". Le "Yarmouth" a à bord 60 prisonniers de guerre allemands.

Nous vivons dans un siècle où les idées superflues surabondent, et qui n'a pas les idées nécessaires.

* * *

Il y a souvent plus d'esprit et de perspicacité dans une erreur que dans une découverte.

UN AUTRE AVION ALLEMAND SURVOLE PARIS

Six bombes sont lancées sur la capitale mais aucune ne fait explosion

Paris, 13.—Un aéroplane allemand a survolé Paris ce matin à dix heures et quart et a lancé des bombes qui sont tombées entre deux trains, bondés de voyageurs, qui quittaient la gare du nord. Ces bombes n'ont pas fait explosion et on été ensuite retrouvées enfoncées de 75 centimètres dans le sol.

On a annoncé un peu plus tard que le Taube avait lancé six bombes. Cinq aviateurs français se sont élancés à la poursuite de l'avion allemand.

On a formé une nouvelle flottille d'avions pour lutter contre les aviateurs allemands.

Une autre bombe allemande est tombée à Saint-Ouen, mais, comme les autres, elle n'a pas fait explosion. Elle toucha le sol à une petite distance d'une grande manufacture de peinture où se trouve un réservoir d'essence d'une capacité de 320,000 litres.

La population parisienne oublia pour un moment la campagne dans le nord et la chute d'Anvers et passa son temps à discuter le lancement des bombes sur la capitale. Pendant ce temps les autorités adoptaient des mesures destinées à prévenir le renouvellement de faits semblables dans l'avenir.

Tout d'abord le général Hirschauer reçut la mission de prendre en main la défense aérienne de la ville. Le général Hirschauer est expert dans l'art de l'aérostation; c'est lui qui a organisé l'année dernière le service aérien de l'armée. Puis, un certain nombre de députés, répondant à l'appel de M. Denys Cochin, se sont réunis pour aviser aux moyens de mettre la capitale à l'abri des attaques des aéroplanes.

Parmi les mesures discutées au cours de cette séance, sont: la création de flottilles d'avions, cantonnées aux quatre points cardinaux de la ville, et toujours prêtes à attaquer les avions de l'ennemi aussitôt qu'ils seront signalés dans les environs; l'installation de mitrailleuses sur des monoplans capables de grande vitesse, et l'usage du téléphone par les habitants pour prévenir l'Aéro-Club français, qui est maintenant sous le contrôle de l'autorité militaire. Enfin, M. Denys Cochin a télégraphié à Bordeaux pour demander au gouvernement de prendre immédiatement des mesures efficaces, afin de rassurer la population.

On a envoyé au Vatican la nouvelle qu'une bombe avait frappé hier la cathédrale de Notre-Dame. On rapporte qu'en recevant ce message le pape s'est écrié:

"La Providence a empêché un sacrilège qui aurait rempli le monde entier d'indignation."

On a annoncé officiellement aujourd'hui que les bombes, lancées hier par les aéroplanes, ont tué quatre personnes et en ont blessé vingt autres. La première bombe lancée par un des deux audacieux aviateurs tomba sur le toit de Notre-Dame, roula jusque dans les mâchoires d'une gargouille et mit le feu à une poutre du toit. Les cris d'alarme furent entendus par des fidèles assistant à un service dans l'église historique, et il se produisit une ruée vers les portes. Les prêtres firent de leur mieux pour ramener le calme parmi leurs paroissiens, pendant qu'on éteignait le commencement d'incendie du toit.

Une autre bombe tomba si près de l'édifice qu'elle frappa le parapet du Notre-Dame et rebondit dans le fleuve.

L'aviateur fit alors tourner sa machine à angle aigu, et lança sur l'église un autre projectile qui manqua le but et tomba dans la rue avoisinante. Après cela, l'aviateur s'éleva à une plus grande altitude et s'en alla lancer des bombes sur d'autres points de la ville.

LE CHOLERA EN AUTRICHE

On signale une moyenne de quarante cas par jour

Londres, 14.—Le correspondant de l'Exchange Telegraph à Rome dit que, d'après un message de Vienne, le choléra s'est répandu sur la totalité de l'Autriche-Hongrie; on signale une moyenne de quarante cas nouveaux par jour.

SOLDATS ANGLAIS REFUGIES EN HOLLANDE

Deux mille Anglais et cinq cents Belges de la garnison d'Anvers

La Haye, 14.—Le "Courant" donne quelques détails relatifs à l'arrivée de 2,000 Anglais et de 500 Belges sur le sol hollandais après leur départ d'Anvers. Il dit:

"Les soldats anglais ont traversé la Hollande près de Clinge parce qu'ils étaient coupés du corps principal; ils sont maintenant internés près de Koewagt.

"Cinq cents Belges ont été aussi désarmés.

"Les hommes paraissaient très fatigués et quelques-uns étaient blessés.

"Trente-six Belges ont été internés à Rilland-Bath.

"Cinq cents artilleurs belges ont traversé la Hollande près de Putten. Ils ont été internés à Assen. Parmi ceux-ci, vingt étaient blessés.

"Deux cents hommes ont été internés à Sluys-Kil et cinquante à as.

"On ne peut indiquer le nombre des pertes allemandes, belges et anglaises, mais on croit qu'elles doivent être élevées."

LES OPERATIONS EN BELGIQUE

Les Allemands occupent Bruges

Amsterdam, 14.—Les Allemands marchent maintenant dans la direction d'Ostende; on a déjà aperçu des cyclistes allemands dans le voisinage d'Eecloo, à 18 kilomètres au nord-ouest de Gand, dit une dépêche parue dans le "Telegraf".

Elle ajoute que la cavalerie allemande est aussi signalée près de Bruges.

Les habitants de la région situé à l'ouest de Gand fuient dans la direction d'Ardenbourg et les Allemands sont en train de construire un pont de bateaux à Selzaete, à 16 kilomètres au nord de Gand.

La ville de Gand elle-même a été occupée par les Allemands lundi dernier, après un combat de deux jours près de Quatrecht et de Melle.

La cavalerie apparut la première, mais continua sa marche. Plus tard, l'infanterie occupa l'hôtel de ville et campa dans les rues.

LES COMMUNIQUES OFFICIELS DE PARIS

Les forces alliées font des progrès sensibles sur tout le front de bataille. Une violente attaque allemande dans les Vosges est repousée

Paris, 15.—Le communiqué officiel publié par le ministère de la guerre est ainsi conçu:

"Les rapports reçus dans la soirée, rédigés dans des termes très généraux, n'indiquent aucune modification importante dans la situation."

* * *

Paris, 15.—Le bulletin officiel suivant a été publié:

"En Belgique, quelques engagements ont eu lieu dans la nuit du 12 au 13 et toute la journée du 13 octobre. Les troupes franco-anglaises ont occupé Ypres.

"1. A notre aile gauche, de Ypres à Lassigny, les opérations se développent normalement.

"2. Au centre, nos progrès dans la région de Berry-au-Bac sont confirmés.

"3. A l'aile droite il n'y a rien de nouveau à signaler.

"Bien qu'il soit contraire à nos habitudes de répondre aux inexactitudes de la presse allemande, il nous paraît cependant nécessaire de démentir la fausse nouvelle publiée par certains journaux allemands annonçant l'anéantissement de deux divisions de cavalerie française. Cette nouvelle est absolument erronée. La vérité est que la cavalerie française a eu un engagement qui a duré plusieurs jours avec la cavalerie ennemie soutenue par des forces assez importantes. Ce combat s'était engagé sur le front de La Bassée, Estaires et Bailleul; la cavalerie allemande avait réussi à avancer entre le canal de La Bassée et la Lys, mais elle fut obligée de se replier au nord de cette rivière. Les pertes de la cavalerie allemande sont certainement aussi fortes que les nôtres. Une des divisions allemandes surtout subit d'énormes pertes, parce qu'elle fut poursuivie toute la journée par nos aviateurs qui ne cessèrent pas de lancer des bombes sur les troupes allemandes.

"Les Allemands annoncent, d'autre part, qu'ils vont investir Verdun. Pour juger ce qu'il y a de vrai dans ce cas, il suffit de se rappeler ce qui a été dit en différentes occasions sur la situation de cette ville dans les communiqués officiels français.

"Les Allemands n'ont pas réussi, jusqu'à présent, dans l'attaque des forts de Verdun. Deux fois ils ont essayé vainement d'envelopper, à une grande distance, les forces françaises qui défendent les alentours de Verdun.

"Une fois, entre autres, ils ont essayé de traverser la forêt de l'Argonne, entre Binarville et Varennes.

"On se souvient que ce mouvement avait échoué, occasionnant aux Allemands des pertes sérieuses, alors qu'à ce moment nous n'avons pas même annoncé que deux bataillons allemands avaient été anéantis dans cet engagement.

"L'autre mouvement enveloppant effectué par les Allemands avec des forces beaucoup plus considérables a eu pour but le passage de la Meuse, dans la région de Saint-Mihiel.

"Si les Allemands ont réussi à approcher de cette rivière, entre Maizey et Chauvoncourt, tous leurs efforts pour avancer plus loin se sont changés en insuccès. Les forces allemandes se sont trouvées prises en flanc par des détachements français qui venant du sud s'avançaient dans la direction du nord en passant par la partie sud des Hauts de Meuse et de la région de la Woevre."

LA DUREE DE LA GUERRE

Un discours de lord Curzon sur la situation militaire

Londres, 16.—Lord Curzon de Kedleston a fait un superbe discours, à Harrow, devant un auditoire nombreux qui comprenait les professeurs et les élèves du collège d'Harrow.

Il dit d'abord qu'il avait eu connaissance de l'opinion de certains hommes d'Etat, haut placés, qui ont prophétisé depuis plusieurs années que ce serait en 1914 que l'Allemagne essayerait de frapper un grand coup sur l'Europe.

Faisant ensuite remarquer que, dans l'opinion de certaines personnes, la guerre serait terminée avant Noël, il déclara, d'un ton grave:

—En ce qui me concerne, je pense que plusieurs Noëls passeront avant que nos soldats ne rentrent chez eux."

En concluant, lord Curzon donne à son auditoire les conseils suivants:

—Ne pensez pas que la guerre n'affecte pas notre individualité. Elle atteint tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants de notre pays.

"Ne soyez pas trop joyeux à l'annonce d'une victoire et ne vous désolez pas à celle d'une défaite.

"Ne vous laissez pas énerver par des pertes personnelles ou familiales.

"Ne soyez pas effrayés par les listes des pertes, quoiqu'elles soient longues et quelquefois bien douloureuses.

"Ne pensez pas que vous savez diriger la campagne tandis que le War Office n'y connaît rien.

"N'écrivez pas aux journaux pour leur expliquer ce que les généraux et les amiraux devraient faire; mais, si vous croyez que vous pouvez faire mieux qu'eux, dites-le à aussi peu de personnes que possible.

"Ne vous excitez pas parce que les progrès de la guerre sont lents: il ne peut en être autrement à cette période.

"Ne faites pas fi de l'ennemi.

"Ne perdez pas votre temps à essayer de savoir ce qui arrivera à l'empereur d'Allemagne dans ce monde ou dans l'autre.

"Ne commencez pas à diviser l'empire allemand avant de le tenir en votre pouvoir.

"N'écoutez aucun de ceux qui crient "halte!" avant que nous ayons entièrement atteint le but pour lequel nous combattons.

"Et, quand la guerre sera finie, n'oubliez pas les leçons qu'elle aura données.

"L'Allemagne a pris Anvers avec l'intention de le fortifier, de le garder, d'en faire un port militaire et d'y établir la base de ses futures attaques contre notre pays. Ce ne sera une occupation temporaire que si nous la rendons temporaire."

LA RESISTANCE DU SOLDAT FRANCAIS

Elle est de 6 pour cent plus forte que celle du soldat allemand

Bordeaux, 20.—La résistance des soldats français est de 6 pour cent plus forte que celle des soldats allemands, a déclaré le docteur Philippe Tissie, qui s'est livré sur ce sujet à des observations spéciales sur 151 Français et 256 Allemands blessés, qui sont actuellement en traitement à l'hôpital de Pau.

Ces études ont été faites avec l'oscillomètre de Pachon, qui montre les effets de la fatigue sur la circulation du sang.

Suivant le docteur Tissie, les efforts énormes et constants qui sont exigés des soldats allemands diminuent beaucoup leur pouvoir récupératif. Leur sang, a-t-il ajouté, est tellement appauvri par la fatigue qu'il est en quelque sorte empoisonné, aussi quand ils meurent, tombent-ils de suite en décomposition.

L'UTILITE DES AEROPLANES

"Un avion, vaut une division de cavalerie", dit un officier supérieur

Paris, 19.—L'activité des aéroplanes allemands sur Paris, a amené une discussion sur la valeur de ces engins en temps de guerre, et un récit des émouvants duels aériens entre aviateurs français et allemands. Un commandant de corps d'armée français a dit, qu'à son avis, un seul aéroplane était plus utile qu'une division de cavalerie.

Les aéroplanes sont de la plus grande utilité pour éviter les surprises et il n'est pas un mouvement de troupes important qui n'ait été promptement signalé par les éclaireurs aériens, avant qu'il fût complètement exécuté.

Une audacieuse rencontre a eu lieu récemment entre une monoplan allemand et un biplan français, durant un moment critique dans l'exécution d'une manoeuvre importante au nord de la rivière Oise. L'avion allemand ayant été aperçu survolant les lignes françaises jusqu'au moment où un fort détachement de troupes allait entreprendre un mouvement vers le nord. Pour le succès de cette manoeuvre, il était indispensable que cette sentinelle de l'air fût supprimée: un biplan français entreprit de l'attaquer.

L'aéroplane français s'éleva soudainement du sol, et en rapides circonférences atteignit une altitude supérieure à celle de l'Allemand, mais cet avantage même ne fut pas suffisant pour éloigner l'éclaireur ennemi.

Dans une audacieuse plongée, durant laquelle l'aviateur allemand eut à faire face au feu violent que les lignes françaises dirigeaient sur lui, il descendit à une hauteur d'environ 900 mètres et, évitant adroitement l'aviateur français, il se dirigea vers les lignes allemandes. Le Français semblait avoir l'avantage au point de vue vitesse.

Pendant un moment, l'aviateur allemand réussit à se tenir hors d'atteinte du Français, mais le biplan continuant son vol à une hauteur considérable parvint enfin à se placer dans une position avantageuse. Alors, on put entendre, les coups vifs et rapides de la mitrailleuse de l'aviateur français. Le monoplan vola pendant quelques instants, comme si le pilote avait perdu la direction de son appareil, puis s'inclina comme un oiseau blessé à l'aile et plongea obliquement vers le sol où il vint s'écraser.

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Le général Marcot et le général Rondony figurent sur la dixième liste

Paris, 19.—On a annoncé aujourd'hui à Paris, la mort du général Roudony, commandant de la 3e brigade d'infanterie coloniale. Le général a été tué pendant qu'il menait sa brigade au feu.

Le général Marcot, ancien gouverneur de l'école militaire de Saint-Cyr, un des généraux français les plus connus, a été tué dans un combat dans les environs d'Arras.

Deux infirmières anglaises ont trouvé la mort sur le champ de bataille. Elles ont été tuées par l'explosion d'un obus, alors qu'elles étaient en service dans une ambulance de campagne, derrière le centre des armées alliés.

LES FRANCAIS EN LORRAINE

Ils se seraient avancés entre Saarbrück et Saarbourg

Copenhague, 20.—On considère comme très importante une dépêche de Berlin que l'on vient de recevoir dans cette ville, car elle montre l'avance et les progrès déjà accomplis en Lorraine par l'aile droite de l'armée française. La dépêche raconte qu'un bataillon de réservistes bavarois, qui s'avançait par le canal qui fait communiquer Saarbourg à Saarbuck et qui avait été vidé il y a quelques jours, a été anéanti par les Français qui avaient rempli à nouveau le canal.

Les Bavarois qui s'avançaient sous le feu de l'ennemi, furent attrapés comme des rats dans une souricière, et il leur fut impossible de s'échapper du canal, dont les côtés construits en ciment armé étaient par trop glissants pour permettre de fuir. Un Bavarois faisant partie du corps des motocyclistes comme mécanicien, qui avait essayé de fermer les vannes, quoique déjà blessé plusieurs fois, réussit à atteindre les écluses qui avaient été ouvertes par les soldats du génie français. Le Bavarois tira sur un soldat du génie français alors qu'un autre Bavarois après avoir lancé sur lui une grenade qui ne l'atteignit pas, tombait dans le canal.

Le Bavarois ferma les écluses et blessé, tomba lui aussi dans l'eau. Son courage a sauvé les Allemands qui avaient de l'eau jusqu'au cou. Lui-même n'a pas été noyé.

TRAHIS PAR LE GUIDE

Deux mille Anglais, trompés par leur guide, sont entrés en territoire hollandais

Londres, 17.—Le sous-lieutenant Dukinfield, de Birkenread, qui, avec une brigade d'infanterie de marins, prenait part à la défense d'Anvers, vient de rentrer en Angleterre. Il était resté pendant deux jours avec ses hommes dans les tranchées.

Il raconte que les objets servant à l'équipement de plusieurs soldats ont été brulés par les obus et que près de lui se trouvaient dix hommes de la division de Londres qui, tous, avaient été tués par un projectile.

Avant de battre en retraite, a-t-il ajouté, tous les magasins de munitions ont été détruits. Les soldats sont sortis des retranchements à la tombée de la nuit; 2,000 d'entre eux ont pénétré sur le territoire hollandais, erreur qui ne peut être attribuée qu'à la trahison de leur guide.

Le lieutenant Cornwallis West a pu s'échapper sans être blessé, et aucun décès n'a été signalé parmi les officiers d'infanterie de marine.

UNE CHARGE DE CAVALERIE A LA MODE DE JADIS

Elle a eu pour témoin un aviateur anglais

Paris, 20.—Un jeune aviateur anglais, qui a été blessé dans un accident en atterrissant, raconte ainsi, comment il assista à ce qu'il appelle "une charge de cavalerie à la mode de jadis":

"Un corps important d'infanterie allemande, en s'avançant le long d'une large vallée, perdit le support de son artillerie par suite du feu dévastateur des canons de 75 milimètres français.

"Il fut alors attaqué d'un côté par des dragons français et de l'autre par une troupe de cavalerie anglaise.

"Des deux côtés les cavaliers arrivèrent pour ainsi dire au même instant et s'enfoncèrent dans la colonne allemande; puis, reprenant du champ, recommencèrent la charge, taillant l'ennemi en pièces.

"Les fantassins, surpris à l'improviste, furent incapables d'offrir une résistance effective; après la seconde charge ils s'enfuirent à la débandade, poursuivis jusqu'à la bordure du bois par les cavaliers dont les sabres étincelaient au soleil.

"Je vous assure que c'était un véritable tableau. Nous autres aviateurs, sommes les seuls qui assistions à cette guerre d'une façon intéressante."

AUTOUR DE ROYE

Comment les Français firent 1,600 Allemands prisonniers

Paris, 20.—La "Liberté" publie des détails que lui ont fourni des officiers de retour du front, sur les combats de Roye qui ont eu lieu le 7 et le 8 octobre. Ces récits montrent que les Français sont enfin maîtres de cette position que les adversaires se sont disputés avec tant d'acharnement.

"En arrivant à Roye, qui venait d'être repris pour la 12e fois au moins, dit un officier, nous avons reçu l'ordre de nous rendre, par une marche de nuit, à Erchen où, d'après les rapports, l'ennemi se trouvait en force.

"Nous atteignîmes notre but un peu avant l'aube et nous attendîmes en silence.

"A 6 heures du matin, l'ordre vint de commencer le feu. Les ennemis, complètement pris par surprise, furent incapables de se rallier sous la grêle meurtrière des obus lancés par nos canons. Leurs lignes se brisèrent et ils s'enfuirent en désordre.

"A 8 heures, le drapeau blanc fit son apparition. Un millier de cavaliers et un bataillon d'infanterie furent faits prisonniers, sans compter beaucoup de matériel de guerre, y compris un outillage complet de téléphone de campagne."

LETTRE DE SOLDAT

Celui qui écrivit la lettre qu'on va lire est un artiste aimé du public parisien, un ténor applaudi. On suivra avec intérêt les péripéties émouvantes des opérations auxquelles il prit part et au cours desquelles il fut blessé.

"7 septembre 1914.

"Mon cher ami.

"Versé dans l'armée de première ligne, j'ai débarqué avec mon régiment à G...., juste pour assister à la fusillade de deux officiers allemands qui, déguisés en ouvriers agricoles et employés dans la région depuis trois mois, avaient essayé de noyer la voie ferrée en faisant sauter un canal tout proche.

"De là, on alla cantonner dans un village dont j'ai oublié le nom. Je me souviens seulement que le commandant dut menacer un paysan de le faire fusiller pour le décider à donner abri aux soldats dans sa grange, ce qui prouve qu'il y a de tristes sires un peu partout. On apprit alors que les Allemands s'étaient procuré cinq cents tenues complètes de dragons français et que des officiers, endossant ces tenues, parcouraient nos lignes sous forme de patrouilles françaises, obtenant ainsi bénévolement de nos propres troupes tous les renseignements qu'ils désiraient sur l'emplacement de nos corps et des différentes armes. Ordre fut donné d'arrêter tous les officiers, bicyclistes ou estafettes qu'on ne connaîtrait pas. Cela n'alla pas sans occasionner des mouvements de révolte ou d'honneur chez les soupçonnés, mais ils finirent par comprendre que c'était le meilleur moyen de se garer des pièges, et ils s'accoutumèrent à donner les preuves de leur identité le plus rapidement possible et sans colère.

"Le lendemain, on partit à marches forcées pour rejoindre la ligne de feu. Il faisait une chaleur accablante. En arrivant à B.... des femmes et des jeunes filles se précipitaient à notre rencontre, les bras chargés de fleurs, et nous sautèrent au cou, nous embrassant à pleines lèvres, tandis que d'autres nous offraient des fruits et des boissons. J'eus explication de ce chaleureux accueil lorsqu'une jolie brune m'eut appris qu'on avait entendu le canon depuis la veille et que le bruit était allé se rapprochant de plus en plus. Le bruit de la lutte n'avait cessé que depuis une heure environ et la population tremblait de voir arriver les Allemands.

"Il fallait vraiment que notre vue leur ait causé bien du plaisir, car nous n'étions pas appétissants. Pas rasés de huit jours et la figure ruisselante de sueur et souillée de poussière, nous n'avions pas des têtes à provoquer les baisers, moi surtout, qui, ne portant pas de moustache, montrais sous mon poil une figure de bandit d'opéra-comique (Don José au quatrième acte). Le soir, on couchait à S.... B.... et l'on en repartait à 2 heures du matin. Pour mon compte, je m'étais couché à 1 heure et, depuis la veille, j'avais vécu avec deux sardines, un sandwich et un quart de vin sucré. Le lendemain, j'eus moins encore: je dus me contenter de bouffer des kilomètres.

"Enfin nous rejoignîmes les troupes de couverture qui se battaient en retraite pas à pas.

"La lutte, commencée le 10, se poursuivit jusqu'au 17 victorieusement. L'ennemi, refoulé, fut jeté par-dessus la frontière. C'est sur la frontière même que je fus blessé. Je n'eus pas le plaisir de mettre le pied en Allemagne, car mon rôle actif s'acheva le 14 au soir près d'un champ d'avoine, et voici comment. On se battait en marchant depuis le matin, se nourrissant exclusivement de l'eau plus ou moins pure des ruisseaux rencontrés en chemin, car on n'avait pas même eu le temps de faire le café le matin. Nous avions affaire aux Bavarois. On enleva, vers midi, différents points à la baïonnette avec une telle "furia" que, durant la charge et la mêlée qui s'ensuivit, l'ennemi ne réussit à nous abattre que cinq hommes. Au contraire, on leur en "zigouilla" une quantité, si bien que depuis ce moment, les "Boches" ne se hasardèrent plus à attendre l'abordage à la baïonnette.

"Il pouvait être 6 h. 30 du soir, on tiraillait à la lisière d'un bois, lorsque l'ordre arriva de fournir deux compagnies pour pousser la charge. Douze compagnies formant l'effectif d'un régiment se lancèrent en avant. Mais cette fois, l'ennemi qui occupait des positions fortifiées depuis plus de huit jours et qui avait repéré les divers points du champ de tir qui s'ouvrait devant lui, nous accueillit par des rafales de balles et d'obus, tandis que des mitrailleuses ouvrant le feu sur notre droite nous criblaient de flanc. Malgré la véritable grêle de projectiles qui ravageait les rangs, on avança pendant au moins 600 ou 700 mètres. Mais le terrible de l'affaire, c'est qu'on ne voyait toujours pas l'ennemi. Seules, très loin devant nous, les décharges pressées des canons nous indiquaient où se trouvait l'artillerie. Mais l'infanterie qu'il fallait déloger, où était-elle? Les hommes commençaient à hésiter, s'entre-regardant comme pour se demander quel était le chemin à suivre; les rangs flottaient. Le commandant s'écria: "Tâchez d'aller jusqu'à la crête qui est devant nous. De là, sans doute, on pourra les voir!"

"C'est à ce moment que, voyant les rangs hésiter, j'eus la conviction que nous allions tous rester dans le traquenard. Je me précipitai alors en avant pour entraîner les hommes derrière moi, jusqu'à la crête indiquée, bien certain que si j'arrivais ce serait par miracle. A ce moment je m'affaissai en poussant un cri de rage. Je ressentais au pied comme une effroyable morsure qui m'engourdissait toute la jambe. Les hommes, lancés de nouveau, passèrent sur moi, courant à l'ennemi. Je me retournai sur moi-même et je vis un morceau de cuivre qui sortait de mon soulier. J'essayai de l'arracher, mais je dus m'y reprendre à plusieurs fois avant d'y parvenir. Puis, comme un soldat frappé à côté de moi venait d'être atteint successivement par cinq projectiles qui avaient fini par le tuer, je m'aplatis contre le sol du mieux que je pus, tâchant de garantir ma tête avec mes bras.

"C'est là, sans contredit, le plus sale quart d'heure que j'aie passé. Des balles se fichaient en terre autour de moi; des obus éclataient à peu de distance, l'un entra dans le sol à un mètre de ma figure, un autre éclata et me couvrit de terre. Réduit à l'immobilité par la violence du choc subi, je voyais tout cela et m'attendais à chaque instant à avoir la tête brisée ou à sentir le choc d'un obus dans mes reins. Je me voyais coupé en deux, ou la tête broyée, ou encore la poitrine défoncée. Vrai, je n'étais pas fier. J'aurais de beaucoup préféré être en train de chanter la "Tosca" ou "Carmen" à l'Opéra-Comique.

"Soudain, les survivants de la charge repassèrent au galop. Leur effort avait été enfin brisé par la mitraille et ils se repliaient sur l'arrière. Cela me donna un coup de fouet. "Les Allemands vont revenir, me dis-je. Comme ils achevèrent les officiers et les sous-officiers, je suis fichu!" Et je me mis à chercher mon revolver. Il me fut impossible de le retrouver. Alors, serrant les dents, je me mis à marcher à quatre pattes pour essayer de me "tirer des pieds", selon l'expression commune. Les balles continuaient de me tenir compagnie durant ma retraite, et je parvins néanmoins à me glisser derrière un tas d'avoine coupée, où je me mis à l'abri. Plus loin, du côté français, je vis les officiers qui rallièrent les hommes et de nouvelles compagnies qui arrivaient à la rescousse tandis que nos mitrailleuses à leur tour, répliquaient aux Allemands. Cela me rendit confiance; je me traînai jusqu'à un ruisseau où deux soldats me prirent sous les bras, m'amenèrent jusqu'à un bicycliste qui me chargea sur sa machine et me conduisit à l'ambulance.

"Tandis qu'on me ramenait, j'appris que C.... était entre nos mains et les Allemands poursuivis de l'autre côté de la frontière. Mais quelle hécatombe pendant cette malheureuse charge!"

LES PILLARDS ALLEMANDS

Condamnations sévères prononcées par le conseil de guerre

Paris, 17.—Quatre prisonniers allemands, convaincus par le conseil de guerre de pillage et de vol avec effraction, ont reçu des sentences sévères.

Deux d'entre eux, les nommés Schrick et Bruggman, ont été condamnés à mort et seront fusillés. Le troisième, nommé Pabrezech, a été condamné à l'emprisonnement à vie et le quatrième, qui répond au nom de Weber, s'est vu infliger dix ans de prison.

RECIT D'UN BRAVE

Je viens de voir un brave, écrit un de nos confrères parisiens. Il est adjudant dans la ligne et a été deux fois promu sur le champ de bataille. En outre, pour montrer qu'il tient de race, j'ajouterai que son père, en dépit de son âge avancé, a repris du service comme capitaine du génie, que quatre de ses frères sont au feu et que sa famille tout entière compte dix-huit représentants sous les drapeaux.

Avant de me raconter les héroïques faits d'armes auxquels il a pris part depuis les premiers coups de feu tirés sur les Ardennes jusqu'à ces jours derniers, il est heureux de me montrer les trophées qu'il a rapportées des champs de bataille où il a combattu: un casque à pointe de soldat bavarois percé de balles, une capote grise de fantassin, des cartouches de fusil Mauser, etc...

—Ce sont des reliques, me dit-il, dont je ne me séparerai jamais. Tous mes camarades en rapportent autant. On est si fier de ces souvenirs qui nous rappellent des heures de bataille!

Le moral de nos troupes est partout excellent. Jamais, vous m'entendez, nous n'avons eu l'impression que nous aurions été battus. La plus grande confiance règne chez tous les combattants, du simple soldat aux plus haut gradés.

Ah! si vous les voyiez au feu, dans les rafales de mitraille, nos petits troupiers, combien vous seriez fier d'eux! Du reste, il faut bien le dire, l'armée dont j'ai fait partie et qui a été plusieurs fois victorieuse, a des chefs admirables. Nos officiers sont les derniers à manger, les derniers à dormir, mais les premiers au feu. C'est pourquoi on enregistre une proportion de victimes si forte parmi eux.

Il est vrai—je le tiens de l'aveu de prisonniers eux-mêmes—que les meilleurs tireurs allemands ont reçu la consigne de viser et d'abattre nos officiers, ce qui leur est assez facile, étant donné la trop grande visibilité des galons. Fort heureusement, les bons tireurs chez eux ne sont pas nombreux. Ils remédient à cela par des ruses de guerre de toutes sortes.

Ainsi, au combat de Framont, en Belgique, le 22 août, surpris par un feu violent des Allemands, cachés dans un bois, nous nous sommes précipités sur eux bien décidés à les repousser. Mais notre marche en avant s'est heurtée à des retranchements habilement disposés qui ont rompu notre charge. Ces retranchements étaient formés de réseaux de fil de fer barbelés, élevés à 10 centimètres au-dessus du sol et qu'il était, en conséquence, impossible de voir. Derrière cette barrière, des trous, profonds de deux mètres, recouverts de ronces, et au fond desquels étaient plantés des pieux de bois pointus et des sabres-baïonnettes, avaient été creusés.

Un grand nombre des nôtres sont tombés dans ces pièges. Hélas! ils ne sont pas revenus.

Plus loin, ceux qui avaient réussi à franchir ces retranchements ont été arrêtés à la lisière du bois, par des fils de fer de deux mètres de haut, armée de pointes recourbées en forme d'hameçons et de flèches barbelées. Plusieurs d'entre nous, pris à ces crocs dont ils n'ont pu se dégager, ont été mitraillés à bout portant.

Devant de pareils moyens, contre lesquels il n'y avait rien à faire, la retraite de nos troupes fut ordonnée, laissant la parole à l'artillerie, qui eut vite fait, je vous l'assure, de déblayer le terrain.

Ce sont là des mesures de défense habiles, mais il en est d'autres, celles-là franchement déloyales et qu'il importe de signaler.

Le soir même de cette bataille, vers 6 heures, un nouvel assaut ayant été ordonné, nous avions déjà repoussé les Allemands lorsque la sonnerie de "Cessez le feu!" et "Halte-là!" se fit entendre sur toute la ligne. Aussitôt, nous nous arrêtâmes. Grâce à ce stratagème, les Allemands purent se retirer sans trop de pertes. C'est par de tels moyens qu'ils arrivent à se sortir de mauvais pas.

Je vous disais, en commençant, que le moral de nos troupes était parfait et que jamais nous n'avons eu l'impression d'être battus. En effet nos retraites, dans notre armée, ont été si bien combinées qu'elles ne nous ont jamais donné l'idée que nous reculions.

Tous les matins, nous faisions une marche en avant de 7 à 8 kilomètres en repoussant les Allemands, et le soir, sans doute pour obéir au plan général, nous regagnions nos retranchements à 20 kilomètres en arrière, sans que nous ayons pu nous rendre compte que nous cédions un si grand terrain.

Après nous être repliés par ordre sur Bouillon, Givonne et Sedan, nous eûmes une sérieuse bataille à Bazeilles, où les Allemands firent d'énormes pertes.

A quelques kilomètres de Sedan, une rencontre excessivement violente eut lieu, au cours de laquelle un de nos régiments de ligne s'empara du drapeau du 28e bavarois et fit son colonel prisonnier. Comme les ennemis faiblissaient et comme ils voyaient la partie perdue, le régiment qui nous faisait face se dispersa, laissant apparaître un groupe de soldats arborant un drapeau français et poussant les cris de: "Au secours! au secours!" suivis de la sonnerie de la charge.

Croyant les nôtres en danger et un de nos drapeau près d'être pris, toutes nos lignes se levèrent et foncèrent à la baïonnette. Les Allemands aussitôt démasquèrent leurs batteries et nous écrasèrent à l'aide leurs mitrailleuses.

Un deuxième assaut eut plus de succès. Malgré leur mitraille infernale et protégés par notre artillerie, nous parvînmes à occuper le village, après avoir embroché le premier rang des ennemies, les autres s'étant enfuis. Nos pertes, quoique sensibles, ne sont rien en rapport de celles de nos ennemis.

En effet, un officier allemand prisonnier a assuré, dans le passage des bois de la Marfé près de Sedan, où notre artillerie a tonné sans discontinuer pendant deux jours, plusieurs milliers de cadavres allemands, étaient en train de se décomposer. Il a ajouté: "Pris entre la France et la Russie, nous sommes certains d'être écrasés au bout d'un temps plus ou moins long. Mais, si nous sommes anéantis, du moins, nous chercherons à vendre chèrement notre peau!"

Ils se sentent perdus, me dit mon vaillant interlocuteur... et c'est pouquoi, ils se conduisent en risque-tout et en désespérés. En outre, ils paraissent parfois manquer de munitions, tandis que nous, nous avons été pourvus à souhait. De notre côté au moins, pas un soldat n'a manqué de projectiles. Il m'est arrivé de tirer dans une seule journée plus de 400 coups de fusil et tout le temps j'ai été réapprovisionné."

Ainsi parle, sans forfanterie, ce brave qui, dans quelques heures, sera de retour sur la ligne de feu, bien décidé à décrocher, cette fois, les galons d'officier et à rapporter de nouveaux trophées.

LE DIEU DU KAISER

La dernière proclamation de l'impérial détraqué

Londres, 14.—La menace du bombardement de Londres par les Zeppelins n'a pas eu l'effet que les Allemands en attendaient. Les précautions sont prises et les Zeppelins peuvent venir, ils seront bien reçus.

Si les londoniens se sont contentés de sourire à l'annonce de cette menace, ils ont par contre ri de bon coeur au reçu de la dernière proclamation du kaiser adressée aux troupes opérant contre les Russes.

"L'esprit sain est descendu en moi, dit l'Attila moderne. Empereur de l'Allemagne, je suis l'instrument de l'Etre suprême; je suis son glaive et son fouet.

"Malheur et mort à ceux qui résistent à ma volonté et qui ne croient pas à ma mission.

"Le Dieu des Allemands demande leur anéantissement.

"Le Dieu des Allemands, par ma bouche, vous commande d'exécuter ses ordres."

No. 5 Le Marquis de la Charnaye

par

EDOUARD OURLIAC

—Messieurs, je sais vos malheurs, ayez pitié de nous, n'en dites rien à mon père. Je vois maintenant tout l'embarras où je me suis jetée.—Mais parlez, dit M. de Châteaumur: vous avez caché au marquis la mort de son fils?—La savais-je moi-même? dit mademoiselle de la Charnaye avec des sanglots. Puis, s'adressant à M. de Vendoeuvre, elle s'écria dans une espèce d'irritation qui lui était fort étrangère:—J'ai fait plus encore; vous connaissez la violence de mon père, je lui ai caché nos malheurs. Les mauvaises nouvelles le désolaient, les coups des républicains le frappaient au coeur. J'étais seule ici à le garder sans pouvoir le soulager, ou du moins verser mon sang comme nos braves gens pour retarder les désastres qui lui causaient tant de mal. Que faire? les lettres de mon frère étaient effrayantes, et puis mon frère n'a plus écrit. Il était mort. Comment lui apprendre tout cela? Il n'y eût pas résisté; il dépendait de moi de le tromper. J'ai altéré, j'ai supposé des lettres, cela est bien coupable, mais mon père dormait tranquille, je souffrais seule. Depuis l'affaire de Châtillon, il ignore tout ce qui s'est passé: il croit l'armée triomphante, la reine et le roi délivrés. Messieurs, je vous en supplie, ne me trahissez pas, au nom du ciel!

Elle tendait les bras à M. de Châteaumur, et s'adressait à chacun des gentilshommes.—Je l'ai cru fou, dit M. de Vendoeuvre: il parle de Nantes comme si nous en étions les maîtres; il croit que la Loire est à nous et que l'armée marche sur Paris.—Mademoiselle de la Charnaye, vous êtes un ange, dit M. du Retail en lui baisant la main. Ce M. du Retail commandait les quinze ou vingt cavaliers qu'avait fournis la paroisse de Vauvert.

Ces messieurs lui contèrent alors le véritable état des choses, qui rendait plus pitoyables les illusions du marquis. M. de Châteaumur lui dit:—Le pays est sans défense, l'ennemi peut y pénétrer: il faut nous attendre à tout.—Messieurs, interrompit mademoiselle de la Charnaye, si notre situation vous inspire quelque pitié, reculons autant que possible; mon père en mourrait, secondez-moi.—Cela sera bien difficile, dit M. de Vendoeuvre.—Où cela mènera-t-il? dit brusquement un vieux cavalier.—Il faudra bien tôt ou tard le détromper, reprit un autre.—Mademoiselle de la Charnaye s'était redressée à ces paroles, le curé l'appuya.—Nous avions justement à consulter le marquis, dit M. de Vendoeuvre.—Cependant on fut de l'avis du curé. Mademoiselle de la Charnaye ne répondait à rien, mais elle insistait en pleurant. M. de Châteaumur lui-même fit voir le peu d'inconvénient qu'il y aurait, après tout, à laisser le marquis dans son ignorance. Mademoiselle de la Charnaye leur donna en quelques mots ses instructions. On convint de ce qu'on aurait à répondre, mais surtout de se tenir sur la réserve, de peur de contradiction.

Comme ils causaient encore, la porte de la salle s'ouvrit à deux battants, et le marquis parut, appuyé sur un domestique, dans son grand uniforme de capitaine, la croix de Saint-Louis sur la poitrine, l'épée au côté, la cocarde blanche au chapeau, et sa grande canne à la main. Il n'avait pu résister plus longtemps à son impatience; il porta la main au front et se découvrit:—Messieurs, puisque j'ai l'honneur de vous recevoir en de telles circonstances, et quelque envie que j'aie de vous embrasser et de vous entretenir de tout ce qui nous est cher, nous allons, s'il vous plaît, à la chapelle, chanter un *Te Deum* en réjouissance de nos succès et de la prochaine délivrance de notre malheureux pays.

M. de Châteaumur ne put s'empêcher de se jeter dans ses bras en se nommant. C'était un vieux camarade de garnison. M. du Retail, appuyé sur son sabre, considérait le marquis, et une larme roula sur sa barbe grise, qu'il avait laissée croître dans cette misérable campagne. Ces messieurs voulaient s'excuser de la cérémonie, mais le curé leur fit signe, et le marquis ajouta quelques mots qui ne permirent pas d'insister.—Ma fille, dit-il à mademoiselle de la Charnaye, donnez-moi votre bras.

On se mit en marche par une galerie intérieure qui menait à l'oratoire: le marquis marchait le premier, gravement et la tête haute, à côté de M. de Vendoeuvre; derrière, venaient les officiers, tristes et parlant bas avec des signes de pitié. Les domestiques et quelques paysans suivaient.

Le prêtre monta à l'autel; les gens de la paroisse s'étaient agenouillés dans le fond, les cloches sonnaient au dehors, et à peine le prêtre avait-il entonné, que le marquis reprit le verset d'une voix éclatante qui tremblait de joie et qui saisit les coeurs.

L'hymne fini, il dit presque tout haut:—Monsieur le curé, nous pouvons prier pour le roi!—Et, dans un transport toujours croissant, il commença à pleine voix le chant du psalmiste: *Domine, salvum fac regem.* Tous les regards étaient fixés sur lui, et le prêtre, les gentilshommes, les paysans, fondaient en larmes à la vue de ces cheveux blancs et de ce visage vénérable rayonnant d'enthousiasme, qui semblait celui du roi-prophète lui-même.

Après la cérémonie, on reprit le chemin de la salle à manger avec la même solennité. On y avait dressé la grande table qui servait autrefois aux repas de famille. Cette salle était d'une décoration sévère et ancienne, en forme de galerie, régulièrement percée de hautes fenêtres, revêtue de bois de chêne jusqu'à hauteur d'homme, avec un rang de stalles et le siège du maître au milieu, le dossier élevé, et décoré de restes poudreux de panaches. Les parois, noircies par le temps, étaient garnies de trophées de chasse; les armes avaient disparu depuis le commencement de la guerre; tout au fond il y avait un grand crucifix de bois noir qui dominait l'assemblée.

Mademoiselle de la Charnaye, donnant ses ordres d'une voix altérée, s'occupait du repas comme en une circonstance ordinaire, et cette occupation semblait lui donner la force de se contenir. Si l'on a vu, dans une pauvre famille, quelque malheureuse enfant demeurée seule par la mort d'une mère chérie, distraite de sa douleur par les soins de la sépulture, aller, venir, pâle, les yeux gonflés, et puiser une sorte de courage dans ces horribles détails mêmes, on peut imaginer à peu près la contenance de mademoiselle de la Charnaye. Les gens qui servaient avaient les larmes aux yeux.

—Messieurs, dit le marquis en entrant, je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse toute l'armée royale en la personne de mon vieil ami et parent M. de Vendoeuvre.—Il le serra sur son coeur; il se croyait au milieu d'un état-major complet du pays.—Quant à ceux d'entre vous, messieurs, que je n'ai pas l'honneur de connaître, reprit-il cordialement, il n'y a point de soldat de l'armée catholique qui soit étranger à la table hospitalière des la Charnaye.

On prit place. Les gentilshommes, rangés autour de la table avec leurs mines farouches, le désordre de leurs armes et de leurs habits, composaient une scène étrange et sinistre; on eût dit un conciliabule de ces brigands romanesques qui s'assemblent dans les vieux manoirs d'Allemagne. Ils gardaient le silence. Mademoiselle de la Charnaye, qui montra dans cette circonstance un courage et une force d'esprit au-dessus de son âge et de son sexe, était obligée de les provoquer, de ranimer sans cesse la conversation, afin que le marquis ne soupçonnât rien de leur contenance. MM. de Vendoeuvre et de Châteaumur, qui la comprenaient, la secondaient de leur mieux.

—Reprenons le discours, dit le marquis au bruit des verres: quelle est la raison véritable de votre retour? Est-ce le mal du pays, ou s'amuse-t-on à prendre des quartiers d'hiver?—L'un et l'autre, dit M. de Vendoeuvre en essayant une gaieté forcée.—Et que signifie ce répit? Je suis persuadé que Gaston n'est point revenu parce qu'il a deviné mon sentiment.

On regarda mademoiselle de la Charnaye, qui baissait ses yeux humides.

—Au surplus, reprit le marquis, je n'y entends rien, et je n'en saurai probablement pas davantage, si vous ne prenez la peine de me détailler vos opérations.

Les gentilshommes s'entre-regardèrent. Mademoiselle de la Charnaye adressa un coup d'oeil suppliant à M. de Vendoeuvre. M. de Vendoeuvre prit la parole, et, la consultant du regard, raconta en gros, avec précaution, ce qu'il supposait qu'on avait dit au marquis, sauf quelques contradictions qu'il se hâta de rectifier sur ses promptes réclamations.—Vous allez voir, interrompit le marquis, que je sais mieux les mouvements que les officiers qui les commandaient... Mais je sais fort bien aussi, ajouta-t-il en souriant, que cela est commun en campagne, et que le soin des détails masque l'ensemble.—En effet, reprit M. de Vendoeuvre, vous savez pour le moins aussi bien que moi la marche progressive de l'expédition. Quant aux plans ultérieurs, nous les ignorons; le conseil s'est recruté depuis peu de hauts personnages. Nous autres petit sofficiers, nous

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

Mlle G. Mollot, en promenade chez son frère depuis quelques jours, est retournée à Winnipeg, lundi.

* * *

M. François Guyot, de Sainte-Rose du Lac, Man., était en visite ici cette semaine.

* * *

Mlle Célina Guilbault, qui était en promenade à Somerset, Man., depuis une quinzaine, est de retour ici.

* * *

Mme Geo. Reid et sa mère, Mme Stubbs, nous ont quittés pour Toronto, Ont., où elles résideront dans l'avenir.

* * *

M. L. Lavallée, de Kruyburg, Man., est en visite ici.

* * *

M. L.-A. Morissette nous quitte la semaine prochaine pour aller passer l'hiver sur son "homestead" à Broadvalley, Man.

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre que Mme W.-G. Palas, retenue chez elle depuis quelque temps pour cause de maladie, est en voie de rétablissement.

* * *

Mme Balaize, de Treherne, Man., était en promenade ici l'hôte de son père et de sa mère, M. et Mme O. Arnal.

* * *

Mme Gédéon Couture et Mme Arsène Hébert ont visité la ville cette semaine.

* * *

M. Jos. Poncelet, de Bruxelles, Man., est de passage ici, chez M. Edmond Poirier. Il nous quittera ces jours-ci pour retourner sur son homestead à Broadvalley, Man.

* * *

M. et Mme C. Lavigne sont de tour de Langdon, N. D., où ils ont passé l'été

* * *

Mlles Marie-Rose Manseau et Duval, de Letellier, sont en promenade ici pour quelques jours, les hôtes de Mlles Bertha et Yvonne Cyrenne.

* * *

Un bon nombre de nos chasseurs ont été faire une guerre ouverte aux perdrix dans les endroit giboyeux, au nord d'Elm Creek, Man.

* * *

M. W. Hicks est parti armes et bagage, pour aller passer la froide saison sur son "homestead" à Ashburn, Man.

* * *

Jeudi le 15 courant, a eu lieu une grande réception à la résidence de MM. Albert et Floyd Phillips, à la veille de leur départ pour Aurora, Illinois.

* * *

Les beaux jours sont de retour: quelqu'un dit que l'est l'Eté Indien, que sais-je; mais il est tout probable que l'été indien fait également plaisir à la Race Blanche.

* * *

M. Elmer Clay est rétabli de son attaque de fièvres typhoïdes: il peut maintenant sortir et jouir du retour des beaux jours.

Yvonnie.

MARIAPOLIS

Mmes M. Desrochers et Elz. Chapdelaine ont fait dernièrement une culbute de voiture. La première s'en est tirée assez facilement, mais la deuxième a dû garder la chambre plusieurs jours. Elles se rendaient chez Mme Leduc, dont la jambe se remet bien lentement.

* * *

Parlant de la prison, votre correspondant a oublié ou omis de dire que si la municipalité en avait voté son érection, elle n'a pas consentie à en acheter le terrain. Presque tout le territoire de Mariapolis appartient à deux ou trois individus. Lequel entre ces propriétaire allait généreusement donner l'emplacement nécessaire! Personne. Pour combler cette lacune, quelques bons et vraiment généreux citoyens ont acheté, de leurs propres deniers, l'emplacement où bientôt on verra s'élever le pendant indispensable de l'hôtel.

* * *

Le révérend prêtre qui remplace, depuis six semaines, notre bon Curé malade, parti pour la province de Québec, nous donne chaque dimanche des sermons qu'il appelle "entretiens". Il n'y va pas de main morte. Il nous dit nos vérités sans mettre des gants. Comme chacun en reçoit sa quote part, il n'y a pas de jaloux: si le chapeau vous sied, portez-le, mon ami.

* * *

Notre boucher, M. Elz. Chapdelaine, a été retenu chez lui, pendant plusieurs jours, à la suite d'un mal de jambe. M. Poirier l'a remplacé dans la boucherie.

* * *

M. Joseph Allard se construit une bonne habitation à un demi mille du village. Il compte pouvoir y entrer dans quelques jours.

* * *

Mme François Lecoq souffre d'hydropisie. C'est le docteur Rocan, de Somerset, qui le soigne.

* * *

Mercredi dernier, on a enterré Marie-Georgette, fille de M. Petrus Van Deynse, décédée en en quelques heures à la suite d'une méningite aigue.

* * *

Il y a quelque temps déjà, l'on parlait d'une banque pour Mariapolis. Ce serait là, sans doute, une excellente acquisition pour le village, bien plus nécessaire, à mon humble avis, qu'un hôtel ou son pendant, la prison. Nos fermiers sont obligés de faire leurs affaires soit à Somerset, à Baldur ou à Swan Lake.

Il paraîtrait qu'il y a opposition de la part de quelques marchands qui, outre leur commerce, font le métier de "prêteurs d'argent". Or, si mes renseignements sont exacts ces généreux marchands y perdraient si une banque s'établissait. En général, les banques prêtent à 6 ou 8%, et nos chers marchands, doués d'un grand esprit de sacrifice pour leurs concitoyens, prêtent à 10 ou 12%; de là, on comprend leur juste et légitime indignation quand on parle "banque". L'un d'eux, très fort logicien pour sa bourse, aurait avancé cet argument, aussi absurde que faux et certes La Palisse ne l'aurait pas trouvée, qu'une banque serait la ruine du pays... ouf! ouf!! Oui, la ruine pour la poche de ceux qui n'ont pas honte de s'enrichir aux dépens de pauvres cultivateurs devant malheureusement passer par leurs pattes sentant plus ou moins l'usurier, pour ne pas employer un autre mot...

J'émets le voeu, et en cela je crois être le porte-voix de tous les hommes bien sensés du district, de voir une banque de Winnipeg ou d'ailleurs établir ici une succursale et nous lui promettons qu'elle fera des affaires. Que ces marchands, au coeur si généreux, s'en formalisent, tant pis: le soleil luit pour tout le monde.—Allons, banquiers, un bon mouvement.

* * *

enfants sont partis pour la proenfants sotn partis pour la province de Québec y rejoindre M. Desgagnés qui travaille dans une fabrique de machines à coudre.

* * *

On dit bien secrètement que le dieu Hyménée plane au-dessus de notre village et qu'il nous réserve, sous peu, d'agréables surprises.

LE PAS

Samedi matin, le 10 octobre, Le Pas recevait la première visite de l'hiver en voyant tomber une mince couche de neige, mais ce ne fut qu'une vision, car une demi-heure plus tard elle avit déjà disparue. La pluie continua de tomber le restant de la journée. Depuis la température est chaude et belle.

* * *

M. Louis Allard, nouvellement arrivé au Pas, se bâtit un magasin à deux étages, le second étage devant servir comme appartements. Il se construit au coin de la seconde rue et de l'avenue Patrick. M. Allard compte tenir un magasin général.

* * *

Cette semaine la ville se sert de la lumière électrique, dont un essai satisfaisant fut fait le 14 octobre. La lumière fournie est excellente et la plupart des magasins et beaucoup de maisons privées jouissent maintenant de cette lumière.

* * *

L'école industrielle, établie par le Gouvernement à l'usage des Indiens du nord, est maintenant achevée. Cette école est située à six milles du Pas en amont de la rivière Saskatchewan, sur l'Ile Fischer. Un hôpital, en connection avec l'école est aussi complété. L'école coûte environ $70,000 et l'hôpital $10,000.

La Prince Albert Mining Co. vient de recevoir deux wagons de machineries pour l'exploitation de leurs mines d'or au Lac aux Castors. Les machineries sont déchargées ici pour être transportées aux mines, en traineaux, l'hiver prochain.

EXPLOSIFS FRANCAIS

Une des causes de la supériorité de l'artillerie française.

On a loué avec raison la supériorité balistique de notre matériel d'artillerie. Ses effets sont tels qu'un officier allemand prisonnier a pu dire: "Ce n'est pas un canon de guerre que vous possédez, c'est un canon de boucherie!"

Il est juste de reconnaitre la part qui revient dans cette perfection de l'effet final à l'auxiliaire indispensable du canon: l'explosif.

Une pièce d'artillerie doit lancer au loin un projectile dont l'éclatement produit les effets destructeurs cherchés.

Il faut pour cela employer deux explosifs différents: l'un, constituant la gargousse, sera un explosif de propulsion développant par sa brusque décomposition une quantité de gaz énorme; comprimée entre l'obus et le fond de la pièce, cette masse gazeuse porte son effort sur le point mobile, l'obus, et le chasse violemment hors de la pièce. L'autre explosif, celui qui, par sa décomposition, mettra en pièces la ceinture d'acier qui l'enferme, sera un explosif brisant, dégageant moins de gaz que l'autre, mais une quantité de chaleur et par conséquent d'énergie bien plus considérable.

Deux parties bien distinctes composent donc le projectile: l'obus proprement dit et la gargousse. L'obus est garni avec de la ménilite. La ménilite n'est autre que l'acide picrique fondu, ce corps d'un jaune magnifique, qu'on emploie en solution contre les brûlures—action paradoxale—et qui tient en jaune d'une façon ineffaçable tous les linges qui en sont touchés. Chimiquement, c'est une combinaison de phénol et d'acide azotique. On la remplace depuis quelques années par un composé très voisin mais fondant mieux: la crésyline.

La gargousse, elle, est faite de poudre B, la fameuse poudre qui a tant fait verser d'encre. C'est du fulmicoton pur, c'est-à-dire de la cellulose ayant subi l'action de l'acide nitrique. Bien préparée, c'est la meilleure poudre du monde. Elle vient de le prouver. On se rend facilement compte, en effet, que de la constance l'effet produit par l'inflammation de la gargousse dépend la constance des distances atteintes par les obus et, en conséquence, la précision du tir.

La poudre B se présente sous forme de petites lames semblables aux morceaux de col plats dont se servent les couturières. Ces morceaux sont réunis en un petit fagot—comme des margotins—et enveloppés dans une étoffe légère aussi complètement volatilisable que possible.

* * *

L'obus aussi bien que la gargousse n'exploseraient pas seuls par le choc. Il faut un détonateur et entre le détonateur et l'explosif un intermédiaire encore s'enflammant facilement et provoquant la déflagration totale. L'ensemble du système se nomme un relais. Pour la gargousse, le relais est composé d'une amorce de fulminate de mercure comme détonateur et de bonne vieille poudre noire comme intermédiaire. Pour l'obus, les mêmes éléments sont le fulminate de mercure et la mélinite en poudre excessivement fine.

Les effets d'obus à mélinite sont énormes. En pleine terre, un trou immense se creuse. Le béton est presque toujours enfoncé. Seul l'acier en forme arrondie résiste. Les expériences faites en 1886 à la Malmaison ont été décisifs à cet égard. C'est à leur suite que le général Brialmont a fait édifier les forts de Liége, Namur et Anvers. On sait comment ils ont résisté .

L'armée russe a calqué exactement ses explosifs sur les nôtres. Ils sont fabriqués selon les mêmes formules et utilisés exactement de la même façon.

L'armée anglaise a adopté des explosifs un peu différents. L'explosif brisant est toujours la mélinite ou un corps très voisin, mais l'explosif des gargousses est constitué moitié de nitrocellulose, moitié de nitroglycérine. Cet explosif est plus vif que le nôtre; il permet peut-être des portées plus longues, mais beaucoup moins constantes. En résumé, tir portant plus loin mais moins précis.

Les Allemands, eux, ont fait preuve d'éclectisme. Leurs grosses pièces: canons de siège, artillérie de marine, obusiers, sont chargées avec l'explosif mixte des Anglais. Leur matériel de campagne avec de la nitrocellulose pure, voisine de notre poudre B, mais ne la valent certainement pas.

M. Daniel Berthelot a donné depuis deux ans une méthode parfaite et rapide d'examen des poudres par les rayons ultra-violets, qui permet de se rendre compte à tout instant de la bonne conservation de la poudre B. Il y a donc d'indiscutables raisons pour que nous éprouvions à cet égard une absolue confiance. Nos explosifs valent nos canons.

LES ALLEMANDS A COMPIEGNE

Ils n'ont emporté que des souvenirs

Paris, 14.—Un inventaire fait par le conservateur du musée de Compiègne, démontre que, durant l'occupation de cette ville par les Allemands, du 1er au 12 septembre, la plus grande partie des objets d'art volumineux n'a pas été touchée par les Allemands. D'inestimables tapisseries des Gobelins, qu'un commandant prussien a demandées, avaient été précédemment transportées en un lieu sûr.

L'administrateur du musée donne la liste suivante des objets pris au musée par des officiers allemands, comme souvenirs personnels, sans l'autorisation de leur général:

Seize pièces d'échecs en corail et en jade ont été soustraites d'un jeu d'échecs ayant appartenu à Napoléon 1er; une pendule en bronze ciselé, surmontée d'une statuette d'Atalante; une coffret à bijoux sculpté, surmonté de candélabres en porcelaine de Sèvres; un nécessaire de toilette en or, avec pièces en acier et or, ayant appartenu à Napoléon 1er; quinze poignards, épées et stylets, avec poignées en or et pierreries, dessinés et ciselés par Benvenuto Cellini ont été volés de la panoplie d'armes, ainsi qu'une douzaine d'objets plus petits, mais de grande valeur.

Les officiers allemands s'approprièrent tous les objets ci-dessus désignés, qu'ils emportèrent dans leurs cantines.

n'y avons point d'accès. Il faut se contenter d'obéir.—C'est pourquoi, sans doute, on n'a fait aucun cas de mes avis, dit le marquis; je m'y attendais. Il s'agit bien d'étiquette dans les circonstances où nous sommes. C'est moi pourtant qui ai parlé le premier de marcher sur Nantes. Il m'en souvient, je le disais à M. de Granzay. N'est-ce pas vrai, monsieur de Granzay?...

Il attendait la réponse, mais personne ne répondit: M. de Granzay était mort à l'affaire du Moulin-aux-Chèvres: les officiers consternés se regardèrent.—M. de Granzay n'est-il pas là? reprit le marquis.—Il était pressé d'affaires dans sa terre, il y est allé, dit M. de Vendoeuvre.—Il vous le dira à son retour, dit le marquis; j'avais proposé mon plan à Fontenay, mais alors nous étions loin de prévoir les victoires de Saumur, de Torfou, de Chollet. A ce propos, il faut que je vous félicite, monsieur de Thiors: je sais comment vous vous êtes conduit à Chollet, et j'ai reconnu le brave camarade que j'avais l'honneur de commander à Thouars.

Il y eut encore un profond silence. M. de Thiors avait été tué à cette même bataille de Chollet, si funeste aux royalistes.—Monsieurs de Thiors, où êtes-vous? dit le marquis en tournant le visage çà et là comme cherchant des yeux. Ce regard éteint perça au coeur tous les assistants.—M. de Thiors est en commission avec un détachement, dit M. de Châteaumur.—Que Dieu le conduise! dit le marquis: nous boirons à sa santé, car que ne vous dois-je pas, mes voisins et mes amis, pour le soulagement que vous m'avez doné dans ma sollitude! J'apprenais vos belles actions, et mon coeur battait, pour ainsi dire, à chaque coup de canon: j'étais, par la pensée, au milieu de vous: j'étais avec mon fils à Coron, j'étais avec M. de Torcheboeuf quand il enleva la redoute de Mortagne, au cri: Tue les républicains!—Le marquis s'était animé.—Vous ne dites rien, monsieur de Torcheboeuf; il faut pour le coup que je vous embrasse.

Il se leva pour aller à lui avec cette lenteur incertaine des aveugles. M. de Vendoeuvre le retint sans savoir que dire. Un vieil officier, embarrassé de ce silence et de ces excuses, dit d'un ton brusque:—Torcheboeuf est mort!

Le marquis s'arrêta et fit le salut militaire:—Il est mort, honneur à lui!

Il se rassit et reprit un peu après:—En effet, je savais mieux que vous ce qui se passait là-bas, et j'aurais de quoi vous faire rougir tous de modestie. Buvons donc, messieurs, à la santé des braves, ces dernières bouteilles du meilleur vin qui me reste. Mais avant tout, messieurs... il se leva, et, haussant son verre:—A la santé de notre jeune roi! Que le Seigneur, qui l'a miraculeusement délivré, lui donne victoire sur victoire, et le porte de sa main puissante jusque sur le trône de ses ancêtres! Le roi est mort, vive le roi!

L'enthousiasme gagna les officiers; ils choquèrent leurs verres en criant: Vive le roi! Le marquis reprit:—Que son auguste mère, entourée de Français fidèles, puisse à jamais oublier ses malheurs!—Vive la reine! s'écrièrent les officiers. M. du Margat, le bras tendu, le verre à la main, cria encore une fois après les autres: Vive le roi! Ce vin généreux l'avait échauffé, il avait les yeux humides, et, tandis qu'il regardait fixement le marquis, une grosse larme tomba dans son verre.—Et maintenant, continua le marquis, buvons à ces illustres chefs que je voudrais serrer dans mes bras: à MM. de Lescure, Bonchamps et Cathelineau!

Or Cathelineau, Lescure et Bonchamps étaient morts; les verres se choquèrent en silence.

—A vous, Châteaumur! à vous, Thianges! à vous, messieurs de Rivarennes et de Montglas!

MM. de Rivarennes et de Montglas avaient été écrasés, avec toute leur troupe, à Nantes, dans un retranchement. M. de Châteaumur fut obligé de pousser les officiers immobiles à ce toast.

—A vous encore, mon brave Crugy!

On fit encore silence autour de la table dégarnie. Crugy avait été pris par les bleus et fusillé.

—A vous tous enfin, dont le bras a été de quelque secours à mon roi! s'écria le marquis dans son transport. En cette qualité, messieurs, vous permettrez à un père de ce souvenir, après les plus dignes, d'un fils bien-aimé qui fait sa gloire.—Et il ajouta d'une voix fière et sonore:—A Gaston de la Charnaye!

Mademoiselle de la Charnaye, déjà si pâle, pâlit encore en regardant son père. A ces derniers mots, les coeurs se fondirent, les larmes se firent passage et coulèrent de tous les yeux.

On se remit ensuite à parler de la guerre, quoique ces messieurs fissent tous leurs efforts pour en écarter la conversation. M. de Vendoeuvre sentit la convenance de ne pas prolonger une scène si pénible à mademoiselle de la Charnaye, que tant d'émotions devaient accabler. Il en conféra tout bas avec M. de Châteaumur. On convint de prétexter, chacun de sa part, des affaires particulières, des commissions dans diverses paroisses, pour se retirer au plus tôt.

En ce moment un domestique vint dire quelques mots à mademoiselle de la Charnaye, qui avertit tout bas M. de Vendoeuvre qu'un homme de l'armée venait d'arriver dans la cour et demandait à parler à ces messieurs. Cet homme, qui était des leurs, et qu'on avait laissé pour mort aux environs de Saint-Florent, avait rencontré dans la déroute un gentilhomme des environs, M. de Vieuville, lequel l'avait chargé de rejoindre ses chefs et de répandre dans les châteaux, surtout à Vauvert, les nouvelles de la guerre. Ces nouvelles étaient épouvantables. Le passage de la Loire s'étant effectué le 16 novembre, les bleus allaient envahir le pays laissé sans défense. Les terribles colonnes infernales, chacune de douze cents hommes, devaient partir de divers points et sillonner le Bocage en tous sens, saccageant, brûlant, exterminant les hommes et les habitations. Le plan était déjà mis à exécution. Le paysan racontait des détails effroyables: on brûlait les bois, on pillait les fermes, on égorgeait les enfants et les femmes. Caché dans les genêts, il avait vu lui-même des choses horribles, et notamment des soldats ivres qui passaient, après l'incendie d'un village, avec des lambeaux de chair humaine à la pointe de leurs baïonnettes. M. de Vieuville mandait expressément qu'une de ces colonnes, qui marchait dans la direction de Vauvert, n'en devait plus être qu'à trois journées. Déja ces nouvelles couraient et jetaient l'épouvante de village en village.

M. de Vendoeuvre fit appeler ses compagnons successivement, et, après le premier moment de consternation, il fut décidé tout d'une voix qu'il fallait faire un dernier effort, courir au-devant des bleus, et sauver le château ou périr. Ils dépêchèrent aussitôt, de concert avec M. Vieuville, des gens de la maison dans les environs, pour y réunir tout ce qu'ils trouveraient d'hommes en état de marcher. On dit au marquis, déjà préparé pour ce départ, qu'un ordre subit rappelait les divisions, ce qu'il n'eut pas de peine à croire. Le soir, le tocsin sonnait dans les paroisses voisines. Les émissaires couraient de ferme en ferme, y jetant l'alarme: et tout ce qui restait de fermiers de valets, de vieillards même, devait se trouver réuni à la Croix-Bataille, à une demi-lieue de Vauvert. Les paysans qui avaient vu les horreurs de cette guerre juraient de se faire hacher sur les routes pour s'opposer aux bleus. Des octogénaires, des femmes, des enfants, étouffant leurs pleurs, les accompagnèrent au rendez-vous.

A Vauvert, les gentilshommes trouvèrent à grand'peine à changer leurs chevaux, qui étaient exténués. Quelques-uns partirent à pied avec les paysans: ils n'eurent pas le courage de laisser voir à mademoiselle de la Charnaye tous les dangers de la situation. M. de Vendoeuvre l'embrassa en pleurant dans un coin, et lui dit seulement, en lui serrant les mains, qu'il fallait s'en remettre de tout à la Providence, et que du moins Dieu n'oublierait pas qu'ils étaient morts à son service. Le marquis, croyant qu'il s'agissait d'une mesure victorieuse, embrassait les officiers avec une ardeur qui redoublait leur abattement. Il demanda qu'on ouvrît une fenêtre qui donnait sur la cour pour assister en quelque sorte à leur départ. Là, ils furent obligés de contenir les gémissements de quelques femmes du pays qui les entouraient. Comme ils allaient partir, ils virent encore à la fenêtre la tête blanchie du marquis, qui leur faisait de la main des signes d'adieu et qui leur criait de revenir dans peu. M. de Vendoeuvre lui répondit qu'ils n'y manqueraient pas, tandis que son domestique pleurait en serrant la sangle de son cheval. Le marquis cria une dernière fois: Vive le roi!—Vive le roi quand même! lui répondirent les cavaliers en partant au galop.

Mademoiselle de la Charnaye en savait assez pour s'attendre aux plus grands malheurs. Elle prit ses précautions, fit enlever les images et les écussons sur les murs et dans les salles du château: enfin elle se concerta avec Paulet, le jardinier, pour se préparer un asile en cas de besoin dans une petite loge qu'il avait au bout du parc. Elle se procura également un habillement complet de paysan qu'elle mit en réserve pour le substituer dans l'occasion aux habits de son père, qui étaient fort simples, mais qui pouvaient encore éveiller les soupçons.

Le lendemain de ce jour, le marquis était rayonnant de joie et de belle humeur. Le départ des gentilshommes lui avait échauffé la tête. Il ne parlait plus que d'aller rejoindre la reine et le conseil supérieur. Il se reprochait de n'avoir point suivi l'état-major. Pour la première fois, il demanda lui-même à s'aller promener dans le jardin.—Gaston ne nous a donc point écrit? dit-il.—Vous avez entendu, mon père, ce que vous disait hier M. de Châteaumur. Son corps d'armée est séparé de ces messieurs, il n'a pu les voir avant leur départ. Quant aux nouvelles, nous ne pouvons en avoir de plus fraiches: il nous écrira bientôt sans doute.—D'où vient, dit le marquis en prenant une prise de tabac, que je n'ai point?... non, vraiment, je n'ai pas ma croix.

(*A suivre*)

LES COMMUNIQUES OFFICIELS DE PARIS

La cavalerie allemande, qui avait fait des progrès dans la région de La Bassée, est repoussée avec de fortes pertes. — Les alliés occupent Ypres, en Belgique

Paris, 18.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Les nouvelles de la journée signalent des gains sur plusieurs points du front.

"A notre aile gauche, au nord de la Lys, nous avons pris Estaires.

"Au centre, au nord et à l'est de Reims, nous avons avancé de près de deux kilomètres.

"Sur les Hauts de Meuse et dans la région de la Woevre, nous avons gagné du terrain au sud de Saint-Mihiel et près de Marcheville, village situé à l'est de Fresne, en Woevre, au nord-est de Saint-Mihiel."

* * *

Paris, 18.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"1. En Belgique, les troupes allemandes d'Anvers, se dirigent vers l'Ouest, et ont atteint dans la soirée du 14 octobre, la région de Bruges et de Thielt (25 kilomètres sud-est de Bruges).

"2. A notre aile gauche, l'ennemi a évacué la rive gauche de la Lys. Entre la Lys et le canal de La Bassée la situation ne présente pas de changement.

"Dans la région de Lens et entre Arras et Albert nous avons fait des progrès marqués. Entre la Somme et l'Oise il n'y a aucun changement.

"Les Allemands ont canonné nos lignes sans, toutefois, lancer aucune attaque d'infanterie.

"3. Au centre, entre l'Oise et la Meuse, nous avons avancé dans la direction de Craonne. Au nord-ouest de la route de Berry-au-Bac, à Reims, et au nord de Prunay, dans la direction de Beine, plusieurs tranchées allemandes ont été prises.

"Entre la Meuse et la Moselle, après avoir repoussé, pendant la nuit du 13 au 14 octobre, plusieurs attaques au sud-est de Verdun, nos troupes se sont avancées dans la journée du 14 jusqu'au sud et la route de Verdun à Metz.

"4. A notre aile droite, le mouvement offensif partiel entrepris par les Allemands dans la région de Ban de Sapt, au nord de Saint-Dié, a été définitivement arrêté."

SUPERCHERIE DEVOILEE

Les Allemands voulaient faire passer leur "camelote" sous l'étiquette "Made in Switzerland"

Bordeaux, 14.—Le "Journal de Genève" attire l'attention sur un procédé allemand, destiné à tromper l'attention des Anglais, qui ont décidé de ne plus acheter de produits allemands.

Des maisons allemandes établissent des succursales en Suisse et envoient les circulaires suivantes à leurs clients anglais:

"Comme les moyens habituels de transports sont suspendus et que les marchandises marquées "Made in Germany" courent le risque d'être confisquées en Angleterre, nous nous proposons, avec votre approbation, d'apposer sur les paquets l'étiquette "Made in Switzerland" et nous vous enverrons les marchandises par bateaux appartenant à un pays neutre, à condition d'un paiement par traite à 30 jours et avec votre promesse de ne pas informer les autorités anglaises de l'origine réelle des marchandises."

Un comité de commerçants prie le "Journal de Genève" de livrer à la publicité cette supercherie allemande qui pourrait porter atteinte au crédit de la Suisse.

Le conseil national suisse se propose également de prendre des mesures pour démasquer la fraude.

CROISEUR RUSSE COULE

Le "Pallada" torpillé par un sousmarin allemand

Paris, 15.—Une dépêche de Naples dit que 20 transports italiens, escortés d'une forte flotte de navires de guerre, sont partie aujourd'hui pour aller chercher les troupes italiennes actuellement en Tripolitaine et en Cyrénaïque, où elles seront remplacées par un corps de volontaires qui vient de se former en Italie.

Quoique la raison donnée pour le retour de ces troupes soit qu'elles sont arrivées au terme de leur temps de service, ce mouvement est considéré en Italie comme un des nombreux préparatifs faits par le gouvernement italien en vue d'une participation éventuelle de l'Italie à la guerre actuelle.

Au cas où l'Italie s'emparerait de Trieste et de Trente, comme on ne doute pas qu'elle le fasse si elle se joint aux alliés, elle aurait ainsi à sa disposition, environ un supplément de 100,000 soldats entraînés, car les troupes qui vont revenir de Tripolitaine seront toujours astreinte au service militaire en cas de mobilisation générale.

La "mobilisation de précaution" de l'Italie consiste actuellement de 500,000 hommes, qui forment les principales unités militaires qui seraient employées contre l'Autriche en cas de guerre.

La tâche de ces troupes est de faire les préparatifs nécessaires pour compléter les effectifs de guerre de toutes les unités actives, aussitôt que l'ordre de mobilisation général est lancé.

On croit, qu'ayant pris ces précautions, l'Italie n'ordonnera pas d'autre mobilisation de troupes jusqu'au moment où, le cas échéant, elle fera appel à toutes ses ressources militaires pour prendre part à la guerre.

LES FRAIS DE LA GUERRE

Le gouvernement prussien demande à la diète des crédits s'élevant à 12 milliards 500 millions

Amsterdam, 19.—Le "Telegraff" publie aujourd'hui la dépêche suivante de Berlin:

"Le gouvernement prussien demandera à la diète un crédit de guerre de plus de 12 milliards 500 millions.

"Le but du gouvernement est d'installer des lignes de chemins de fer et des grandes routes, de manière à utiliser les personnes sans travail et apporter un soulagement aux petites communes. Dans une réunion des chefs de partis, il a été décidé à l'unanimité de soutenir le programme du gouvernement. Le siège de la diète sera considéré comme session de guerre, et ne durera que quelques jours."

ARRAS DETRUIT

Les Allemands sont repoussés avec d'énormes pertes

Paris, 13.—On a trouvé les cadavres de 120 civils sous les débris des maisons d'Arras démolies par le bombardement allemand.

La plus grande partie de la ville est en ruines.

D'après des renseignements qui ne sont pas officiels, les Allemands qui attaquèrent les Français à Arras se retirent maintenant vers la frontière belge.

Londres, 13.—Un des correspondants du "Daily Mail" en France, dans un message daté de samedi dernier, dit:

"Un combat important a eu lieu hier dans la région au nord d'Arras, où les forces françaises et allemandes sont en contact depuis plusieurs jours.

"Les troupes françaises ont fini par remporter un brillant succès, rejetant les Allemands de 16 à 20 kilomètres en arrière.

"Ceic termina la lutte autour d'Arras où, depuis plusieurs jours, elle se poursuivait avec des alternatives d'avantages et de désavantages.

"On dit que les pertes allemandes, dans la journée d'hier, se sont élevées à 12,000 hommes tués ou blessés.

"Quelqu'un qui connaît bien la région me dit cependant que les mouvements de la cavalerie ont été très gênés par la nature du terrain, qui est divisé en une quantité de jardins clos qui s'étendent sur des kilomètres de long."

Le correspondant de l'agence Reuter à Paris dit que les combats les plus violents, dans le cours des quinze derniers jours, ont eu lieu autour d'Albert, de Roye et de Lassigny. Il n'y a pas, dans toute cette région, un seul hectare qui ne porte les traces de cette lutte terrible.

"Albert, dit-il, qui, au début, fut pris par les Allemands, n'est plus qu'un monceau de ruines. Seule l'horloge dorée de la tour reste en place.

"Roye a été bombardé sans interruption pendant quinze jours et n'existe plus.

"Lassigny était la dernière position retranchée de l'ennemi formant la pointe du coin que les Allemands essayaient de faire pénétrer au travers des lignes des alliés.

"Dans cette région, la lutte a pris beaucoup de ressemblance avec celle qui se poursuit sur la rive droite de l'Aisne.

"Autour de Roye, comme à Soissons, les Allemands ont tiré grand parti des carrières pour y établir leur ligne de défense, ce qui nécessite un véritable siège de la part des alliés. Là, comme en bien d'autres endroits, l'ennemi avait préparé son terrain en temps de paix."

PROTESTATION

Paris, le 29 septembre 1914.

Notre première pensée est d'élever notre protestation contre une guerre impie que la France n'a pas provoquée et dont la terrible responsabilité doit retomber sur ceux qui, l'ayant préparée, l'ont volontairement déclarée.

Dans la ferme assurance de la justice de notre cause, à l'heure sacrée où notre peuple, avec un mâle héroïsme, combat pour la défense de ses droits et de ses libertés, nous vous demandons, à vous nos amis de l'étranger, de lui apporter le témoignage de votre estime et l'appui de votre affection. Nous vous le demandons, car, maîtres de notre langue, vous connaissez l'âme même de la France et savez que, dans notre zèle à poursuivre l'oeuvre de l'*Alliance*, nous n'avons jamais eu d'autre dessein que de faire aimer notre patrie. Vous reconnaîtrez que, dans cette effroyable guerre, la France et ses nobles alliés sont les soldats du droit et de l'indépendance des nations.

Pour nous, Français, membres de l'*Alliance*, jamais l'oeuvre qui nous est confiée, la propagation de la langue de France, ne s'est imposée plus grande et plus nécessaire. N'est-elle pas l'une des gloires les plus pures de la patrie, révélatrice du génie de nos penseurs, de nos poètes, de nos orateurs?

A nous de permettre, aux jours des batailles, que rien ne pourra nous détourner de notre devoir de garder à notre langue la place qu'elle a conquise dans le monde par sa beauté.

Le Président du Conseil d'Administration, Conseiller d'Etat,

Jules Gautier.

Les Membres du Conseil d'Administration présents à Paris: Vice-présidents: MM. le Pasteur Frank Puaux; Jules Maillet, conseiller à la Cour de Cassation; Secrétaire général adjoint: M. Grunebaum-Ballin, président du Conseil de Préfecture de la Seine; Trésorier général: M. E. Ricois; Trésorier général adjoint: M. Jules Martin; Archiviste: M. l'abbé Séjourné; Directeur des Cours de Vacances; M. E. Huguet, maître de Conférences à la Sorbonne.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Allemands battent en retraite dans le Nord

Paris, 14.—La chute d'Anvers n'a pas diminué la confiance de la presse parisienne.

Les journaux affirment qui si l'armée qui défendait Anvers a réussi à s'échapper, cela compensera la mise en disponibilité des forces allemandes qui assiégeaient la ville pendant que la Grande-Bretagne, qui est toute puissante sur mer, empêchera des Allemands de se servir de ce port de mer belge.

Le "Temps", journal semi-officiel, dit encore:

"La chute d'Anvers va rendre disponibles les troupes allemandes, mais ce renforcement de l'armée allemande est compensé par le retour des soldats belges qui vont de nouveau aller se battre sur les champs de bataille.

"Il est de plus en plus démontré que les forts d'Anvers ne peuvent résister à l'artillerie moderne."

La "Liberté", qui, parmi les journaux de Paris, est le seul à publier le bulletin de l'amirauté anglaise, parlant de la retraite des forces anglo-belges, pense comme le "Temps".

Discutant le succès remporté par les Allemands comme étant plus moral que matériel, la "Liberté" dit, en parlant des défenseurs d'Anvers qui ont réussi à s'échapper:

"Ce qu'il y a de plus évident dans tout cela, c'est la victoire finale des assaillants sur les défenseurs dans toute lutte de longue durée qui se livre entre l'artillerie et les autres armes.

"L'acier le plus solide ou le ciment armé ne peuvent pas résister à un fort explosif, pas plus que le plus puissant cuirassé ne peut survivre au choc d'une torpille."

* * *

Londres, 14.—Le "Times" publie la dépêche suivante de son correspondant de Dieppe:

"J'ai appris en dernier lieu que de nombreux régiments allemands de toutes armes avaient traversé Bailleul, se rendant à Ypres (Belgique). Dans les environs de cette dernière ville, les Allemands paraissent s'être concentrés en nombre très important.

"Samedi, je me suis rendu à Cassel, par le train, où j'ai trouvé un jeune homme qui avait quitté Lille et gagnait les lignes allemandes.

"Il avait traversé à plusieurs reprises des colonnes s'avançant dans la direction de Bailleul et d'Armentières. Tous les soldats qui les composaient ont avoué qu'ils battaient en retraite.

"Un capitaine allemand qui traversait Wetteren, a expliqué que la retraite des Allemands n'était que provisoire.

—Nous reviendrons bientôt, a-t-il ajouté, et le 28 octobre nous serons à Paris."

LES PERTES ALLEMANDS

La Prusse seule aurait perdu 211,000 hommes

Londres, 14.—Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter annonce que les quarante-quatre listes qui ont été publiées sur les pertes éprouvées par les régiments prussiens donnent un total de 211,000 hommes tués, blessés ou disparus. Ces listes ne comprennent pas les pertes éprouvées par les régiments saxons, bavarois et wurtembergeois.

Le 7 octobre, une dépêche de Rome évaluait les pertes de l'armée allemande à 117,000 hommes, mais les autorités de Berlin ont avoué qu'à cete date, l'armée avait déjà perdu 300,000 hommes.

On a fait savoir de Cologne que vingt-six trains ramenant des blessés arrivaient chaque jour de Belgique.

* * *

La Haye, 14.—Une dépêche envoyée à "l'Anondpost" dit que 1,500 blessés allemands ont traversé Liège et ont été dirigés sur Aix-la-Chapelle, où ont été transportés, depuis quinze jours, 20,000 blessés.

La plupart d'entre eux, comme on le suppose, venaient d'Anvers.

LA RETRAITE DE VON KLUCK

Comment les Allemands furent refoulés sur Bapaume

Londres, 16.—Le correspondant de l'agence Reuter à Paris télégraphie d'intéressants détails sur les violents combats qui ont eu lieu en Picardie et en Artois, en particulier dans les environs de Roye et de Lassigny, depuis la dernière semaine de septembre.

Après l'occupation de Roye, le correspondant dit que la droite allemande était presque enveloppée et qu'elle tenta des efforts désespérés pour s'échapper.

Depuis le 24 septembre, l'aile droite allemande s'est déployée de plus en plus au nord, séjournant successivement à Péronne, à Albert et à Bapaume.

Le 25 septembre, l'armée du général von Kluck étendit son front jusqu'à Arras, où elle dut s'arrêter, ne pouvant se déployer au-delà des collines d'Artois qui s'étendent sur la plaine des bases Flandres, où il n'existe aucune défense naturelle.

Du 23 septembre au commencement d'octobre, les Allemands firent de nombreuses contre-attaques, dans l'espoir de percer les lignes des alliés.

Les combats les plus sérieux ont eu lieu en Amiens et Péronne.

A 30 kilomètres environ au nord-est d'Amiens, se trouve Bray, grande ville manufacturière commandant les routes de Bapaume et d'Arras. Les Allemands choisirent ce point pour arrêter la poursuite des alliés.

Parallèlement à leur marche vers le nord, des troupes françaises arrivèrent le 1er octobre, venant de Roye, composées d'environ trois divisions et un fort détachement d'artillerie pour couvrir le passage de la Somme.

Pendant que le gros des forces allemandes attendaient les alliés devant Bray, l'état-major des alliés se décida à tenter la traversée de la rivière sur un front large d'environ 5 kilomètres entre Vaire et Méricourt.

A cet endroit, le sol est bas, marécageux et boisé et facile à défendre, à condition que les alliés puissent être informés des mouvements de l'ennemi, mais les Allemands n'ont jamais pensé que les alliés traverseraient la rivière à cet endroit. Ils négligèrent de fortifier la position et amenèrent toute leur artillerie sur la route de Bray.

A 10 heures du matin, les canons français de 75 millimètres, placés derrière une colline de Méricourt, ouvrirent le feu. Les canons allemands répondirent vigoureusement; mais, pendant que le duel d'artillerie avait lieu, l'infanterie des alliés dévia vers l'est et descendit vers la Somme, près de Corbie, pour tenter la traversée.

A midi, les troupes, marchant à travers les marécages et les fonds de la rivière, quelques-unes employant des radeaux, de légers canots et de frêles bateaux en toile. Un régiment traversa la rivière à l'aide d'une corde tendue d'une rive à l'autre.

La cavalerie passa un gué à Sailly.

Toute la manoeuvre ne dura que quarante minutes. A 1 heure, les trois divisions étaient sur la rive droite de la Somme.

Lorsque l'enemi se rendit compte du mouvement, les alliés étaient en formation de combat et marchaient à l'assaut de Bray.

Pendant ce temps, l'infanterie faisait une attaque sur le reste du village, la cavalerie s'empara des positions de l'ennemi de l'autre côté et l'artillerie française maintint une incessante canonnade dans la direction de Méricourt.

Le moment d'un assaut général étant arrivé, les clairons sonnèrent la charge sur toute la ligne. L'infanterie s'élança en avant, le drapeau déployé, et un grand cri s'éleva lorsque les trois couleurs furent aperçues flottant sur la crête de la colline.

L'infanterie occupa les tranchées des Allemands et les força à abandonner Bray et à se retirer dans la direction du nord.

Près d'Albert, les Allemands furent repoussés par la cavalerie française, qui compléta l'oeuvre entreprise contre les envahisseurs en les forçant à abandonner leurs canons.

La retraite se continua jusqu'à Bapaume sans arrêt.

LA BATAILLE DE LA MARNE

Les pertes françaises seraient de 15,000 morts et de 112,000 blessés

Paris, 14.—Le gouvernement n'a pas encore publié aucune liste officielle des pertes subies par les armées françaises. Les parents des soldats ont reçu des notifications individuelles et de courtes listes d'officiers tués sont publiées par la presse.

On tient cependant de source digne de foi que, pendant les six jours de la bataille de la Marne, les pertes françaises se sont élevées à 15,000 tués et à 112,000 blessés.

LA SITUATION EN AUTRICHE

Le choléra fait de rapides progrès

Viene, 14.—Le choléra se répand rapidement dans les régions les plus éloignées de l'Autriche. Un cas a été découvert à Felkirch, province de Vorarlberg, près de la frontière suisse. Les troupes autrichiennes en Galicie ont été vaccinées.

Le froid a surpris les soldats autrichiens en Galicie et les autorités adressent les plus urgents appels au public pour contribuer à la fourniture de vêtements chauds.

En raison de l'augmentation du prix de la farine, l'association des boulangers de Vienne a annoncé que ses membres ne feront plus de gros pains et qu'ils ne les vendront seulement qu'au comptant. La consommation de la viande de cheval augmente rapidement à Vienne. Deux cents chevaux ont été amenés sur le marché en un jour.

Le ministre du commerce a publié un ordre que toutes les lettres destinées à l'étranger, sans exception, doivent être laissées ouvertes. Les lettres contenant des chargements ne sont pas exceptées. La poste a été placée sous la surveillance militaire. Des instructions spéciales ont été données aux autorités autrichiennes sur la frontière italienne pour empêcher l'entrée des journaux italiens. Les personnes tentant de faire passer des journaux en contrebande seront sévèrement punies.

Les officiers hongrois qui sont rentrés à Marmaros-Sziget, après que les Russes eurent quitté la ville, ont constaté, dit-on, que les ennemis n'avaient point fait le dégât dans la ville. Ils n'ont ni détruit ni maltraité les habitants. Le général russe avait défendu aux habitants de donner aux soldats des boissons alcooliques, n'autorisant ses hommes à n'accepter seulement que des aliments et des cigares.

FROCEDES ALLEMANDS

Ils font prisonniers de guerre des jeunes Français de 15 à 16 ans

Paris, 17.—Le gouvernement français se propose de s'adresser aux Etats-Unis pour obtenir la mise en liberté de 4,000 jeunes gens de 15 à 17 ans qui ont été faits prisonniers, afin qu'ils ne puissent pas être incorporés si leurs classes sont appelées. Ces jeunes gens appartenaient aux régions de Douai, Cambrai, Gaudry et Noyon.

Il leur fut ordonné d'avoir à se présenter un certain jour et furent avisés que s'ils cherchaient à s'échapper, ils seraient fusillés.

Quand tous les jeunes gens furent rassemblés, ils furent divisés en sections et dirigés par trains spéciaux sur l'Allemagne.

UN APPEL EN FAVEUR DE LA BELGIQUE DEVASTEE

M. le Directeur de la *Liberté*,

Cher Monsieur:—

J'ai l'honneur de vous informer qu'une Société "*Secours des victimes de la guerre en Belgique*" a été fondée avec son siège principal à Montréal sous le haut patronage de Son Altesse Royale le Gouverneur Général.

Le Gouvernement Canadien et les Gouvernements Provinciaux ont déjà généreusement souscrit à cette oeuvre.

Des listes de souscriptions ont été ouvertes dans presque toutes les Provinces et il m'est demandé d'en ouvrir une au Manitoba.

Le but charitable de cette société est de venir en aide à cette glorieuse et si éprouvée Belgique qui fait l'admiration de tous et attire toutes les sympathies du monde civilisé.

Refaire l'historique du martyrologe de son pauvre peuple serait une page si douloureuse et si horrible que le coeur manquerait à sa tâche. C'est un pays dévasté, ravagé, où l'ennemi, après avoir tout anéanti et brûlé, n'a laissé que la plus grande misère dans toute sa hideur et la famine auxquelles vont s'ajouter encore toutes les souffrances du froid car l'hiver approche. Enfin! malgré tout ce que l'on pourrait dire ou décrire sur les atrocités commises, la triste réalité dépasse de beaucoup l'idée que peut s'en faire tout peuple civilisé.

Aussi ai-je pleine confiance dans le résultat de l'appel que je fais, car jamais la charité de la population manitobaine n'a été implorée en vain et surtout dans ces circonstances, douloureuses au-delà de toute expression, où ce sont des vieillards, des veuves et des orphelins qui vous tendent les mains et je suis certain que vous les remplirez, car si vous savez joindre les vôtres pour prier vous savez aussi bien les ouvrir pour donner.

En attendant qu'un Comité soit définitivement formé, les envois, soit en argent soit en nature, devront être faits au Consulat de Belgique, 201 Somerset Block à Winnipeg, d'où un reçu sera immédiatement envoyé au donateur.

Les dons en argent seront employés pour l'achat au Canada, de vêtements, de couvertures et de produits alimentaires de toutes sortes. Les personnes qui feront des dons en nature sont priées de joindre une liste détaillés de leurs envois.

Le tout sera expédié au Gouvernement Anglais qui aura l'aide du Gouvernement Belge pour en faire la distribution.

Le Comité Central a été formé comme suit; Patron, Son Altesse le Gouverneur-Général; Vice Patrons, le Très Honorable Sir Robert L. Borden et le Très Honorable Sir Wilfrid Laurier; l'Honorable Sir Lomer Gouin; Sa Grandeur Mgr Bruchési et de beaucoup d'autres notabilités.

Vous remerciant d'avance pour votre amabilité en publiant cette lettre, veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A.-J.-H. Dubuc,
Consul de Belgique.

LA FAMINE EN BELGIQUE

La situation est très grave

Londres, 14.—Une dépêche à l'agence Reuter dit que l'ambassadeur de Belgique aux Pays-Bas annonce que la famine a fait son apparition dans toute la partie de la Belgique qui est occupée par les Allemands. Elle est plus sérieuse à Bruxelles, et le manque de nourriture s'est aussi fait sentir à Namur, au Luxembourg et dans le Hainault.

* * *

Londres, 14.—Une dépêche de Rotterdam à l'Exchange Telegraph Co., dit:

"Le général von der Goltz, nommé par le kaiser gouverneur militaire de la Belgique, afin de lutter contre la famine qui menace Bruxelles, a récemment envoyé de nombreux émissaires en Hollande, pour se procurer des denrées. Ces émissaires ont complètement échoué dans leur mission et le gouvernement hollandais surveille très activement les exportations: ils affirment que Bruxelles n'a ni sel, ni farine, ni levain et très peu de viande: le pain que l'on y trouve, ajoutent-ils, n'est pas mangeable.

"Quarante marchands de journaux ont été condamnés à de longs termes d'emprisonnement par les autorités allemandes, pour avoir vendu des journaux belges, français ou anglais.

* * *

La Haye, 14.—La légation belge assure que la situation à Bruxelles est alarmante, en raison de la rareté des vivres et autres approvisionnements. Pendant le siège d'Anvers, a-t-on dit, les Belges ne furent pas autorisés à quitter Bruxelles, exception a été faite pour ceux qui avaient des passeports spéciaux. On dit que M. Max, bourgmestre de Bruxelles, a été transféré de Namur en Allemagne.

REFUGIES BELGES EN HOLLANDE

Ils sont environ 600,000

Londres, 14.—D'après le correspondant de l'Exchange Telegraph à la Haye, les réfugiés belges actuellement en Hollande sont au nombre de 600,000.

Le flot incessant des réfugiés met les autorités hollandaises dans le plus grand embarras, et il est probable que le gouvernement des Pays-Bas concluera des arrangement avec le gouvernement allemand pour que ces malheureux puissent rapidement rentrer chez eux.

* * *

La Haye, 14.—D'après les nouvelles reçues ici, le baron von der Schuetz a été nommé gouverneur d'Anvers et a fait savoir aux réfugiés belges en Hollande qu'ils pouvaient revenir sans crainte à Anvers et avec toutes garanties pour leur sécurité.

On signale que les soldats allemands se rendent maitres rapidement des incendies à Anvers, qui sont presque éteints. Les monuments publics seuls ont été endommagés. Aucune des principales églises n'a été touchée par les obus.

Les Allemands ont accepté de ne pas désarmer la garde civique et de ne pas faire prisonniers les hommes entre 18 et 30 ans.

Le bruit a couru, dans une autre dépêche, que la ville d'Anvers sera obligée de payer une forte indemnité.

ST-BONIFACE

PETIT SEMINAIRE

Voici le compte-rendu de la réunion de l'Académie Littéraire Taché au Petit Séminaire de saint-Boniface, le 27 septembre dernier.

La sixième année de notre Petit Séminaire enrégistre, dès son début, l'établissement d'une oeuvre nouvelle.

Dimanche, le 27 septembre, jour de la clôture de la retraite, les élèves des classes de Philosophie, Rhétorique, Belles-Lettres et Versification se réunissaient pour aviser la fondation d'une Académie.

M. l'abbé Primeau prend, à cette occasion, la parole et nous explique, en un langage concis mais clair, les motifs de l'assemblée de la journée.

Les autorités de la maison, nous dit-il, désirent que nous formions un cercle littéraire, pour aider à parfaire et à compléter la formation qui nous est déjà donnée ici.

M. l'abbé Primeau, sur la demande de M. le Directeur du Séminaire, a bien voulu se charger de la direction de l'Académie. Il nous dit la triple fin que tendra à réaliser notre Académie: elle sera à la fois religieuse, nationale et littéraire.

Religieuse, pour nous inculquer des connaissances plus approfondies sur certaines questions d'apologétique ou de controverse; nationale, pour réchauffer en nous le sentiment patriotique, à la vue de ce qu'ont accompli les nobles devanciers qui nous ont précédés; littéraire, pour accroître en nous tous le goût des lettres et donner à chacun l'occasion de se former un style soigné et personnel.

Notre nouveau directeur confesse que sa charge l'obligera à s'effacer pour permettre aux élèves d'avoir leur part d'initiative dans la préparation et l'exécution des séances académiques.

Il espère, et il en est même certain, que les élèves feront de leur mieux, pour remplir la tâche qui sera confiée à chacun; il fait appel à la bonne volonté de tous pour hâter l'organisation de notre Académie qui sera dorénavant connue sous le vocable d' "Académie littéraire Taché du Petit Séminaire de Saint-Boniface."

Le nom de Mgr Taché rappellera sans cesse à nos jeunes mémoires la grande figure de l'illustre Prélat que fut le premier archevêque de Saint-Boniface. Il nous a paru bien à propos de perpétuer, dans le premier Séminaire de la province, le souvenir du courageux apôtre du Manitoba.

Notre choix s'est fixé, pour notre devise, sur ces magnifiques paroles: "Esto vir", "Sois un homme": deux mots qui expriment bien la carrière de tout vrai chrétien et particulièrement de tout bon séminariste. "Esto vir" nous invitera à suivre le conseil qui nous est si souvent donné par notre bien aimé Supérieur et dévoué archevêque, Mgr Langevin, de tendre à être de plus en plus des hommes virils, toujours sur la brèche pour les bons combats et les grandes causes.

Saint Stanislas de Kotska, le protecteur puissant de la jeunesse et surtout de la jeunesse étudiante, nous est apparu comme le patron tout désigné pour aider nos efforts. Ce grand saint ne nous négligera pas, si nous savons le bien prier, son précieux secours, dans nos différents travaux.

Après avoir déterminé le nom, la devise et le patron de notre Académie—ce qui fut fait en délibération générale—on procéda à l'élection des membres du conseil qui comprend un président, un vice-président, un secrétaire et un assistant-secrétaire, et deux conseillers.

M. Norbert Bellavance parut quelque peu surpris de se voir élu à la présidence, mais il accepta, de bonne grâce, ce poste de confiance, et fut très heureux d'avoir M. Albert Brunet pour son vice-président. M. Deschambault reçoit une charge assez onéreuse et fort peu lucrative; sa qualité de secrétaire l'obligera de rédiger les rapports des séances et d'en soumettre la lecture à la critique des membres. Sa tâche pourra lui être adoucie par l'assistant-secrétaire, M. Maquin. Ce dernier sera "ex officio", le gardien et l'administrateur du trésor, si jamais nous en avons un. MM. Lapointe et Marcoux furent élus conseillers; ils n'auront de rôle à exercer que quand des mesures d'intérêt général, pour l'Académie, forceront le conseil à connaitre par vote la décision à laquelle on devra en venir.

Ainsi fut constituée, avec vingt membres, comme groupement, et son conseil directif, l'Académie Taché.

L'assemblée du 27 septembre se termina par quelques conseils pratiques de notre Directeur, qui souhaite progrès et succès à notre jeune institution.

Puisse donc notre travail et notre bonne volonté seconder ce voeu cordial de celui qui se présente à nous, pour orienter et diriger notre marche toujours en avant!

Antoine Deschambault,
Secrétaire.

—4 octobre 1914.

DU CHAMP DE BATAILLE

Français du Manitoba blessés sur le champ de bataille.

De récentes nouvelles arrivées de France nous apprennent que M. Dumousseau, chef d'atelier au West Canada, avant son départ pour le front, a eu son plus jeune frère blessé gravement à une jambe et qu'un de ses beaux-frères a reçu une balle au côté.

On nous communique aussi que sur les trois frères Démians qui sont partis à la première heure de mobilisation, deux ont été sérieusement blessés.

Xavier a reçu deux balles, une au bras et l'autre au ventre, et Denis un éclat d'obus à la figure au moment où il relevait son frère tombé à ses côtés; cette blessure met un de ses yeux en péril.

Tous ces vaillants, quoique sérieusement atteints, sont susceptibles de guérison, et ils brûlent de se relever pour retourner à la bataille.

Nous avons appris avec un vif regret la mort au champ d'honneur d'un des frères de M. de Longevialle. Comme les frères Démians, M. de Longevialle leur parent était membre de la Colonie Française de Winnipeg.

Nous ferons remarquer que: six fils de la famille Dumousseau, cinq de la famille Démians et neuf de la famille de Longevialle sont au front.

Honneur à ces vaillantes familles!

La famille de M. Louis Bouchet, 371 rue Saint-Jean-Baptiste, Saint-Boniface, vient de recevoir la nouvelle de la mort de leur neveu Alexandre Bouchet, le 26 août. Il avait été grièvement blessé à Vitry-le-François, lors de la bataille de la Marne—d'un éclat d'obus au ventre. Il était âgé de 21 ans. Deux autres de ses frères sont sous les drapeaux.

L'ARMEE BELGE

Elle serait encore de 80,000 hommes

Londres, 18.—M. de Cartier, ambassadeur de Belgique à Pékin, actuellement à Londres avec les réfugiés, a déclaré aujourd'hui dans une interview, que la Belgique n'abandonnerait pas la lutte, malgré la chute d'Anvers. M. de Cartier disait:

"Nous avons encore une armée de 80,000 hommes intacte, conduite par le roi, la reine toujours près du roi et sans autre intention que de rester avec lui, jusqu'au bout.

"Il n'y a rien de vrai dans les rapports annonçant le départ de la reine des Belges pour l'Angleterre.

L'armée est maintenant fortement brisée, fatiguée et a besoin de repos et de nourriture. Pendant des semaines, les hommes n'ont pas pu obtenir de repos ni une nourriture convenable. Si ces hommes peuvent avoir une dizaine de jours de repos, ils seront prêts à reprendre la lutte, décidés à se battre jusqu'à ce qu'ils obtiennent la victoire finale, ce qui ne fait aucun doute."

MULHOUSE REPRIS PAR LES FRANCAIS

150 automobiles enlèvent les blessés allemands

Londres, 19.—Le correspondant à Rome de l'Exchanfie Telegraph Company, dit qu'une dépêche de Bâle annonce que les Français ont réoccupé Altkirch et Mulhouse. Les Allemands, ajoute la dépêche, ont été obligés d'employer 150 automobiles pour enlever leurs blessés.

DANS LA MER DU NORD

Un sous-marin allemand coule un croiseur anglais. La flotte anglaise prend sa revanche en coulant samedi quatre torpilleurs allemands.

Londres, 16.—Le croiseur anglais "Hawke" a été coulé hier dans la mer du Nord par un sous-marin allemand. Des 400 hommes de l'équipage 50 seulement ont été sauvés. Cette nouvelle a été officiellement confirmée par l'amirauté, qui l'a annoncée en ces termes:

Le "Thesée", navire de Sa Majesté, commandé par le capitaine Hugh Edwards, a été attaqué hier par un sous-marin dans la mer du Nord, mais n'a subi aucune avarie. Le "Hawke", également navire de Sa Majesté, commandé par le capitaine Williams, a été attaqué à peu près au même moment et a été coulé.

Des officiers et quarante-neuf hommes de l'équipage ont été débarqués à Aberdeen par un chalutier. Les autres officiers et hommes de l'équipage n'ont pu être sauvés.

Des détails complémentaires seront publiés le plus tôt possible.

Le croiseur "Hawke" avait été construit en 1893.

Le "Hawke" est le croiseur anglais qui le 20 septembre 1911 entra en collision avec "l'Olympic" de la White Star Line, près d'Osborne Bay, au nord de l'île de Wight, et qui fut sérieusement endommagé.

Le "Hawke" avait un déplacement de 7,350 tonnes. Il avait 120 mètres de long, 20 mètres de large, et un tirant d'eau de 7 mètres. Il avait été construit sur les mêmes lignes que "l'Edgar", "l'Endymion", le "Grafton", le "Thésée" et le "Gibraltar" et avait été lancé en 1891 et achevé en 1893. Il était armé de deux canons de 23 centimètres, de six de 15 centimètres, de douze pièces de 6, de cinq pièces de 3, de deux mitrailleuses, et de deux tubes lance-torpilles, son équipage était composé de 511 hommes, mais il ne devait pas être au complet quand il fut coulé.

La perte du "Hawke" porte à sept le nombre des navires de guerre anglais qui ont été coulés par les Allemands. On doit y ajouter le "Pegase" qui a été coûlé à Zanzibar par un navire de guerre allemand.

* * *

Londres, 17.—Dans un engagement sur la côte hollandaise, un escadron anglais, formé du croiseur léger "Undaunted" et des torpilleurs "Lanee", Lennon", "Legion" et "Loyal", a coulé quatre torpilleurs allemands.

L'Angleterre se réjouit de cette revanche de la destruction du "Hawke", jeudi, par un sous-marin allemand. Cela fait en tout sept torpilleurs allemands détruits par la flotte anglaise.

AU COLLEGE

Autour de la première division

Jeudi dernier, le 15 octobre, eut lieu notre tournoi athlétique. La chaleur du soleil, la pureté du ciel, l'ardeur des concurrents, tout contribua à faire de ce jour une joyeuse distraction et un agréable repos de l'étude. Le programme, assez chargé d'ailleurs, permit aux athlètes de faire valoir leur rapidité, leur agilité ou leurs forces corporelles. Tous combattirent tant et si bien qu'ils "suaient, soufflaient, étaient rendus".

Le R. P. Recteur, le R. P. Préfet et tous les professeurs du collège vinrent nous encourager de leur présence et montrer par là qu'eux aussi croient en cette vieille maxime: "Pour bien travailler, il faut bien s'amuser". Enfin, vers les six heures, après le dernier article du programme, trois vivats sonores retentirent de deux cents poitrines en l'honneur des Pères Surveillants. Des vivats furent aussi adressés à notre dévoué président, W. Decosse, et aux autres officiers organisateurs. Et la cloche traditionnelle fit entendre son ding ding connu, amenant au réfectoire des corps fatigués, des bouches affamées, mais des coeurs contents et joyeux.

Résultats du Tournoi

Course de 100 verges: Seniors: L. Muller; L. Collins; A. Doiron. Intermédiaires: J. Régnier; E. Rimmer; L. Beaudoing. Cadets: V. Marius; W. Peltier; D. Piché.

Lancement du Boulet—Seniors: H. Auger; A. Doiron; L. Muller. Intermédiaires: L. Beaudoing; E. de la Gorgendière; D. Ehmann. Cadets: E. Lemay; L. Bertrand; P. Laflèche.

Course des haies—Seniors: A. Doiron; L. Collins; L. Muller. Intermédiaires: E. Rimmer; D. Dubreuil; J. Désautels. Cadets: L. Bertrand; W. Peltier; V. Marius.

Saut en longueur avec course—Seniors: A. Doiron; H. Auger; L. Collins. Intermédiaires: L. Beaudoing; J. Désautels; E. de la Gorgendière. Cadets: E. Lemay; W. Peltier; V. Marius.

Course du demi-mille.—Seniors: L. Muller; L. Collins; E. Dafault. Intermédiaires: E. Rimmer; L. Beaudoing; J. Désautels. Cadets: W. Peltier; E. Lemay; V. Marius.

Course de 220 verges—Seniors: L. Muller; L. Collins; E. Dufault. Intermédiaires: E. Rimmer; W. Costigan; J. Plamondon. Cadets: E. Lemay; V. Marius; D. Piché.

Lancement du marteau—Seniors: A. Doiron; H. Auger; E. Dufault. Intermédiaires: J. Régnier; D. Perras; L. Beaudoing. Cadets: L. Bertrand; P. Laflèche; D. Piché.

Saut en hauteur avec course—Seniors: L. Collins; H. Auger; E. Dufault. Intermédiaires: E. Rimmer; L. Beaudoing; J. Désautels et L. Suttle. Cadets: D. Piché; W. Peltier; L. Bertrand.

Voltige à la perche—Seniors: H. Auger; L. Collins; L. Muller. Intermédiaires: J. Désautels; E. Rimmer; D. Ehmann. Cadets: E. Préfontaine; L. Bertrand; A. Tremblay.

Course du mille—Seniors: L. Muller; L. Collins; G. LeQuime. Intermédiaires: R. Dubreuil; E. Rimmer; F. Starr. Cadets: W. Peltier; L. Bertrand; V. Marius.

Course de relais—Cette course fut organisée par les classes des cours anglais et français qui réunirent leurs forces. Six classes y prirent part.

1. Versification. 2. Méthode. 3. Belles-Lettres.

SACRE-COEUR

Les Enfants de Marie préparent pour le 29 octobre une soirée dramatique et musicale. Outre un programme musical très intéressant que nous publierons mardi prochain, nos jeunes filles joueront un joli drame intitulé "La Médaille Miraculeuse". Cette soirée sera donnée au profit de la bibliothèque que nos jeunes ont décidé de fonder. Nul doute que la paroisse répondra généreusement à l'appel de nos jeunes filles. Avec le goût actuel de lecture, une bibliothèque s'impose dans toute paroisse. C'est le seul moyen de procurer aux jeunes gens et aux jeunes filles, en un mot, à tous ceux qui lisent, une saine lecture et qui ne soit pas une source de démoralisation et de corruption.

L'ITALE ET LA GUERRE

Les Italiens retirent leurs troupes de Tripolitaine, Cyrénaïque

Pétrograde, 13.—Une communication officielle annonce que le 11 octobre, le croiseur russe "Pallada" a été torpillé dans la Baltique par un sous-marin allemand et coulé avec tout son équipage.

Le texte du communiqué, qui a été publié par le ministère de la marine, est le suivant:

"Le 10 octobre, des sous-marins allemands ont été aperçus dans la Baltique.

"Le même jour, de grand matin, les sous-marins en question ont attaqué le croiseur "Amiral-Makarov", qui avait stoppé pour surveiller un bateau suspect sur lequel flottait le drapeau des navires de commerce hollandais.

"Un sous-marin allemand lança alors plusieurs torpilles qui, heureusement, manquèrent leur but et ne causèrent aucun dégât au croiseur.

"Le 11 octobre, à 2 heures de l'après-midi, les sous-marins allemands ont de nouveau attaqué nos croiseurs "Bayan" et "Pallada", qui effectuaient des reconnaissances dans la Baltique.

"Bien que nos croiseurs aient envoyé à temps sur les sous-marins un feu nourri, ces derniers ont réussi à lancer des torpilles sur le "Palada", ce qui occasionna une explosion et coula le navire.

"Aucun membre de l'équipage n'a été sauvé."

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de hopatente de préemption peut être obmestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.